



Ce livre appartient à Stanis  
Lussseau le 13 Février 1864

ACHAT DES MUSÉES NATIONAUX

MUSÉE des ARTS et TRADITIONS

POPULAIRES

W a l o u v y

Louise Lussseau  
22 février 1871

Louise Lussseau



**LES RÈGLES**

DE

**LA BIENSÉANCE**

ET DE LA

**CIVILITÉ CHRÉTIENNE**

DIVISÉES EN DEUX PARTIES;

PAR M. J.-B. DE LA SALLE,  
Prêtre et Instituteur des Frères des Écoles Chrétiennes.

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

PAR M. L'ABBÉ D. PINART,  
et augmentée de Quatrains moraux.

A L'USAGE

Des Écoles Chrétiennes.



PARIS,

LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE, CLASSIQUE, ÉLÉMENTAIRE

DE CH. FOURAUT,

Rue Saint-André-des-Arts, 47.

Par Privilège de Mgr l'Evêque de Châlons-sur-Marne.



O.R. 1.  
282



54.313

**ALPHABET.**

Majuscules.

A B C D E F G H I J K L M N  
 R Z C B E f S k t J k L M N  
 O P Q R S T U V X Y Z.  
 O P Q R S T U V X Y Z.

Minuscules.

a b c d e f g h i j k l m n o p q r s t u  
 a b c d e f g h i j k l m n o p q r s t u  
 v x y z œ fi fl si st.  
 v x y z œ fi fl si st.

Initiales.

d g h m n v.  
 d g h m n v.

Finales.

a e l m n r s t.  
 a e l m n r s t.

Tout exemplaire non revêtu de notre griffe sera réputé contrefait.

*Four...*



**LES RÉGLES**

**DE LA BIENSÉANCE**

ET

DE LA CIVILITÉ CHRÉTIENNE,

DIVISÉES EN DEUX PARTIES.

**PREMIÈRE PARTIE.**

DE LA MODESTIE QU'ON DOIT FAIRE PARAITRE DANS  
LE PORT ET LE MAINTIEN DU CORPS.

**CHAPITRE PREMIER.**

Du Port et du Maintien de tout le corps.

Rien ne contribue davantage aux grâces  
 du corps, à l'honnêteté même des mœurs,  
 que l'exactitude avec laquelle un jeune homme ob-  
 serve la situation naturelle et le mouvement  
 régulier des diverses parties de son corps.  
 Les jeunes gens ne sont que trop sujets aux  
 défauts qui blessent en ce genre la modestie et  
 l'honnêteté. Le premier de ces défauts n'est  
 autre que cette affectation ridicule qui met le corps  
 à la gêne & le rend semblable à une machine dont

Les mouvements sont mécaniquement ordonnés ; un démarche compassée avec art, toujours guidée sur un ton de gravité ridicule, n'est pas moins contraire à la modestie que la nonchalance, preuve ordinaire de la paresse & de la bassesse des sentiments.

Les caractères vifs & étourdis doivent se composer avec plus de vigilance que les autres, pour ne pas remuer sans cesse & sans raison toutes les parties de leur corps, & ne pas changer d'attitude par légèreté, et surtout ne jamais gesticuler avant de parler.

Ce n'est pas qu'on doive prendre un ton de réserve qui n'appartient qu'à l'âge avancé; mais il est nécessaire d'être composé sans art ni étude, de porter un extérieur modeste & non guidé, ni ridiculement précieux.

Un peu plus de soin et de vigilance rendrait ces règles familières aux jeunes gens, & les parents devraient leur apprendre à paraître en public avec cet air d'honnêteté qui dénote une bonne éducation & un cœur réglé.

Il est une certaine gravité qui annonce la hauteur & la fierté; loin d'être une perfection louable, c'est un défaut choquant, parce que l'orgueil est un vice insupportable dans l'homme, surtout dans l'homme chrétien. La haute idée que toute personne doit avoir de son origine spirituelle, suffit pour lui donner une gravité

douce qui inspire également le respect & la confiance. L'air d'élevation et de grandeur dans le maintien, doit, pour ne pas déplaire à Dieu et aux hommes, être toujours réglé par la modestie, tempéré par une convenable humilité, & soutenu par un juste sentiment de ce que l'on est, ou de ce que l'on doit être.

Lorsque les circonstances demandent que l'on soit debout, il ne faut ni se voûter, ni pencher la tête par affectation, ni l'élever avec une fierté ridicule; il faut encore éviter de s'appuyer sans besoin contre la muraille, & de s'accouder négligemment; de faire des contorsions en se donnant d'inutiles agitations; enfin d'allonger ou d'étendre le corps avec indécence.

Il faut, lorsqu'on veut s'asseoir, choisir des sièges plutôt haute que basse, pour conserver une posture plus honnête & moins gênante: on ne présente les sièges bas qu'aux dames. Ce serait une indécence de poser ses genoux l'un sur l'autre, de croiser ses jambes, et de les faire jouer en forme de balancier; de s'accouder nonchalamment sur le dossier de sa chaise, de se balancer le corps en se renversant, de s'y tenir penché ou de traverser: on doit encore éviter de changer souvent de siège sans raison, & de se traîner avec bruit, ou de se placer dans un endroit incommode pour ceux qui sont & viennent dans un appartement: ce serait une autre impolitesse

D'affecter de choisir les plus belles choses, ou un fauteuil préféablement à une chaise. On ne saurait blâmer trop fortement la licence avec laquelle certaines personnes s'emparent de deux tiers d'une cheminée, pour s'y chauffer d'une manière indécente; ce défaut, pour être plus commun, n'en est pas moins grossier, principalement dans les compagnies dont on doit respecter les membres.

Il faut enfin observer de ne jamais se lever sans nécessité quand tout le monde est assis, & de ne point demeurer sur son siège quand la compagnie se tient debout.

## CHAPITRE II.

### De la Tête et du Corps.

La bienséance exige qu'on tiennne la tête droite & élevée, sans la pencher d'un côté ou de l'autre; qu'on ne la tourne pas çà & là avec étourderie: les mouvements qu'on lui donne délibérément sont souvent autant d'impolitesse ou d'insultes, surtout dans la conversation. Il n'est jamais permis de répondre d'un signe de tête aux questions que l'on nous fait, encore moins de témoigner de l'indifférence ou du mépris par un geste de cette espèce.

On doit éviter de porter la main à la tête, & l'honné-

teté, ainsi que la propreté, veulent que, lorsqu'on est à table, jamais on ne la touche que dans une pressante nécessité; et encore moins doit-on se gratter ou remuer les cheveux: ce défaut, si ordinaire aux enfants, ne saurait être trop corrigé.

On doit se nettoyer les oreilles avec soin, mais il faut éviter de le faire en compagnie. Les ordures qu'on y laisse amasser par négligence obligent d'y porter fréquemment la main, & les enfants, sans plus de réflexion, se servent de leurs doigts & de leurs ongles pour les biter: habitude malpropre & dangereuse. Quand on sent des démangeaisons considérables, il faut se servir d'un cure-oreille, & non d'épingles ou autres instruments. Si, dans une compagnie, on sent quelque incommodité à cette partie, il faut se retirer & y remédier sans être vu. Les enfants ont communément beaucoup de penchant à crier ou à se souffler mutuellement dans les oreilles; c'est une impolitesse, & qui plus est, une habitude nuisible dont on doit se corriger.

Les hommes ne doivent se percer les oreilles que dans les cas de nécessité; cet usage autorisé dans les femmes, qui aiment en tout l'ornement & la bagatelle, est ridicule dans un homme qui doit, dans ses manières et ses ajustements, montrer plus de gravité.

Dieu ayant placé dans les oreilles l'organe de l'ouïe, c'est en faire un bien coupable usage que de

ſen ſervir pour écouter les médisances & les diſcours impies ou obſcènes. Un chrétien doit ſavoir que cet organe ne lui a été accordé de Dieu que pour faire paſſer d'abord dans ſon cœur les paroles de la Vie éternelle, enſuite pour lui apprendre tout ce qui eſt eſſentiel à la Vie ſociale, à ſa propre inſtruction, & à l'édiſication de ſes frères.

### CHAPITRE III.

#### Des Cheveux.

Il n'y a perſonne qui ne ſe doive faire une règle indiſpenſable de ſe peigner chaque jour les cheveux: cette propreté eſt utile à la ſanté; elle empêche que la vermine & mille autres ordures ſemblables ne gâtent la tête & ne faſſent tomber les cheveux. C'eſt la marque d'une grande négligence ou d'un manque abſolu de ſavoir-vivre que de ſe préſenter devant quelqu'un à qui l'on doit le reſpect, avec des cheveux mal peignés & comme hériffés. Il faut avoir ſoin de les mettre en ordre avec un peigne ou une broſſe, & ne paraître que quand on les a ſuffiſamment arrangés.

Qu'eſt-il, il faut moins conſulter la mode que l'utilité, & n'oublier jamais que des ſoins trop affectés de la chevelure rendent les hommes efféminés, & ſont contraires à

la modéſtie chrétienne. Il ſerait à deſirer, ſans doute, qu'on obſervât avec plus d'exactitude les règles de cette modéſtie, preſcrites par les Apôtres, & renouvelées dans les conciles; mais, malgré la fureur des parures, on peut encore ſe rapprocher en cet article, comme dans toute les autres, de la modéſtie évangélique; & pour cela, il ne faut donner à l'entretien des cheveux que les moments que les occupations et le travail laiffent à la liberté; ne prendre jamais la vanité pour modèle; & en évitant de paraître ridicule par un arrangement bizarre, ou abſolument hors d'usage, de ne point affecter une coiffure de fat.

On ne doit point laiffier les cheveux voltiger au gré du vent lorsqu'ils ſont longs; les plier derrière les oreilles, encore moins les porter gras, hériffés ou rabattus ſur le front.

Un enfant bien élevé ne doit jamais ſe montrer en public avec les cheveux en déſordre et mal peignés. Il ſ'expoſera à être regardé comme un enfant malpropre.

Les parents ne doivent pas permettre à leurs filles de ſortir du logis ayant les boucles de leurs cheveux encore enfermées dans du papier, de rendre en cet état aucune viſite, ni même de reſter ainſi longtems après être habillée, encore moins d'aller de cette manière à l'églife. Le reſpect dû au temple du

Vrai Dieu, mérite bien qu'on ne s'y présente qu'avec un extérieur convenable. Laisserait-on paraître ses filles avec un pareil négligé dans les cercles ?

#### CHAPITRE IV.

##### Du Visage.

Le Sage dit qu'à l'air du Visage on connaît l'homme de bon sens ; il est, dit un ancien, le miroir de l'âme, l'interprète de la pudeur, ou le témoin de la corruption du cœur : il faut donc en composer l'air de telle sorte que l'aspect nous rende aimable & édifie le prochain.

Pour être agréable, il faut n'avoir rien de sévère ni d'affecté dans le Visage ; rien de farouche, rien de sauvage, rien de léger ni d'étourdi ; tout doit y respirer une gravité douce, une sagesse aimable ; l'air chagrin & mélancolique rebute.

La gaieté, la sérénité du visage ne doivent point se ressentir d'une évaporation, qui foudent

annonce une basse familiarité, une légèreté d'esprit excessive, ou une licence extravagante.

Il est cependant à propos de composer son visage selon les circonstances où l'on se trouve, & les personnes avec lesquelles on converse. Il serait ridicule & insultant de rire avec des gens qui sont dans la tristesse, de leur parler d'un ton gai, ou de leur annoncer un fâcheux événement avec un air indifférent. Soit même, lorsqu'on se trouve dans une compagnie dont les entretiens roulent sur des choses agréables & amusantes, on ne doit pas avoir un air sombre & rêveur.

À l'égard de ses propres affaires, l'homme sage conserve, autant qu'il est possible, un visage toujours égal ; l'adversité ne doit abattre que le faible, la prospérité ne doit se peindre que dans les yeux de l'homme léger. Ce n'est pas que le visage ne doive se ressentir des différentes situations de l'âme ; mais il faut être assez maître de soi-même pour que l'on se modère dans le chagrin comme dans le plaisir.

Rien n'est plus incommode ni plus fâcheux qu'un homme dont le visage tantôt annonce de la gaieté, tantôt de la mauvaise humeur ; cette mobilité est une preuve que l'on se laisse facilement emporter au tumulte des passions, & que l'on est peu vertueux.

Lorsque l'on se trouve avec des personnes d'un rang distingué, le respect qu'on leur doit, & qu'on leur témoigne doit être peint sur le visage, sans

cependant y mêler un air de timidité puérile, qui est ordinairement la preuve d'une âme basse; il faut également éviter l'air de familiarité avec les inférieurs, & surtout avec les domestiques, qui se prévalent souvent des libertés qu'on prend avec eux, pour se porter à un mépris insolent.

Avec ses amis & ses égaux, il faut toujours avoir un visage gai, afin de donner plus de facilité & d'agrément à la conversation.

La propreté exige qu'en se levant on se lave le visage, qu'on l'essuie avec un linge blanc.

Lorsque la sueur oblige à se frotter le visage, il faut le faire avec un mouchoir blanc, n'y porter la main que dans un cas de nécessité; cela évite bien des inconvénients, des dartres, des boutons que la main souvent y produit.

L'homme ne doit jamais se peindre le visage; cette vanité n'est pas même tolérable dans une femme; elle est contraire à la simplicité, à la modestie chrétienne; & nulle ne doit se la permettre.

## CHAPITRE V.

### Du Front, des Sourcils et des Joues.

Il est indécent d'avoir le front ridé; c'est la marque ordinaire d'un esprit inquiet & mélancolique: le front est le siège de la douceur, de

la pudeur & de la sagesse, il faut donc que son air réponde aux vertus dont il est l'interprète & le miroir.

Froncer les sourcils est souvent un signe de fierté & de mépris; il faut donc éviter ce mouvement.

Le plus bel ornement des joues est la pudeur; c'est, selon Saint Paul, ce dont un fidèle doit se parer: dans une personne vraiment chrétienne, cette pudeur fait naître sur les joues une certaine rougeur qu'un ancien philosophe appelait la couleur de la vertu; quand on a le cœur pur & droit, une parole obscène, un geste indécent, un mensonge, une médisance, un léger emportement colorent aussitôt le visage; malheur à ceux qui rougissent du bien; l'impudeur, l'endurcissement & une licence effrénée, sont les vices de ceux dont rien ne peut troubler l'indifférence répandue dans l'air de leur visage: remuer les joues, les enfler, les battre des mains, sont de toutes les incivilités les plus grossières & les plus puériles.

Quoique l'Évangile nous ordonne de présenter la joue droite à celui qui ose frapper la gauche, il ne faut pas se laisser emporter jusqu'à donner un soufflet à son prochain, sous prétexte qu'il doit le souffrir avec patience. Le soufflet est de tous les affronts le plus sensible; il est l'effet d'une folle colère & d'une basse vengeance: l'honnêteté le proscrit à l'égard même d'un domestique; celui que l'on

frappe ainsi, qui qu'en dise le monde, ne doit jamais se venger par une semblable insolence; il doit se souvenir que Jésus-Christ a été souffleté; que, par des outrages plus sanglants encore, il a été assailli pendant sa passion; & comme il arrive que l'on n'est pas toujours le maître des premiers emportemens, il faut, au moins les modérer, & se souvenir que la vengeance a été regardée par tous les sages de l'antiquité, plutôt comme une preuve de faiblesse, que comme une marque de courage & d'honneur.

## CHAPITRE VI.

### Des Yeux et des Regards.

Les yeux sont les messagers du cœur; ils en expriment les divers mouvemens & les agitations; & s'ils ne sont pas toujours des signes certains de ce qui se passe dans l'âme, ils le sont assez ordinairement, & cela suffit pour que l'on veuille sur leur action ou position extérieure.

Les personnes humbles & modestes ne doivent avoir que des regards doux, paisibles et retenus.

Ceux à qui la nature n'a pas donné l'avantage d'une vue agréable, doivent, au moins corriger, autant qu'il est possible, ce désagrément inévitable, par une contenance gaie et modeste, & ne le pas augmenter par une négligence volontaire & affectée.

Il en est dont les yeux rendent l'aspect affreux; défaut ordinaire d'un caractère violent & colére: d'autres qui les ouvrent extraordinairement, & les fixent avec hardiesse, preuve d'insolence: ce sont deux défauts également à éviter.

Les personnes légères regardent çà & là, & ne se fixent à aucun objet; la sagesse et la politesse proscrivent cette inconstance dans les regards.

Il n'est pas rare que certaines personnes fixent sérieusement les yeux sur un objet, sans que pour cela elles y portent leur attention: souvent elles sont occupées d'une affaire sérieuse, plus souvent encore, elles ont l'esprit vague, qui ne s'arrête & ne se détermine jamais.

Lorsqu'on est plein d'inquiétude & d'embarras, on fixe les yeux vers la terre, & l'on paraît stupide; quelque accablant que soit le chagrin, il faut éviter ce maintien, qui marque un trop grand abattement, et par conséquent une faiblesse indigne d'un homme persuadé des grandes vérités de la Religion.

Il ne faut pas que ceux qui sont destinés à vivre dans le monde aient les yeux toujours baissés; mais en évitant cette modestie outrée, il ne faut pas donner dans l'excès opposé.

La règle que l'on peut suivre à l'égard des yeux consiste à les tenir suffisamment ouverts pour distinguer les objets, & ne les point fixer long-temps sur une même personne; à ne les pas mouvoir avec rapidité, ni les promener étourdiment sur plusieurs

objets à la fois. Avec les femmes, un chrétien doit montrer une grande circonspection à ses yeux : Saint Augustin dit que l'oeil impudique est, à coup sûr, le couvercle d'un coeur impudique. Ce n'est pas qu'on doive fermer les yeux ou détourner la vue à l'aspect d'une femme, ce serait une impolitesse grossière, mais il ne faut pas les fixer sur elle avec réflexion.

Il est très-incivil de regarder par-dessus l'épaule, de fermer un oeil, de le tourner sans sujet de tous côtés pour promener ses regards; il est contraire à l'esprit du Christianisme, à l'honnêteté, à la bonne éducation, de les attacher sur des objets obscènes.

S'immiscer, contrefaire les louches, érailler les yeux avec les doigts, cela pour faire rire, sont des défauts impardonnables, & que l'on ne doit pas souffrir, même dans les enfants : les ouvrir & les fermer par caprice, les tenir fixement attachés sur des personnes respectables, tout cela pèche contre la modestie & la politesse.

## CHAPITRE VII.

### Du Nez.

Tout mouvement volontaire du nez, soit avec la main, soit autrement, est indécent & puéril; porter les doigts dans les narines est une malpropreté qui révolte, & en y touchant trop souvent, il arrive qu'il s'y forme des incommodités dont

on se ressent long-temps : les enfants sont assez dans l'usage de tomber dans ce défaut; les parents doivent les en corriger avec soin.

Il faut observer, en se mouchant, toutes les règles de la bienséance & de la propreté.

Plusieurs gesticulent avec le mouchoir, le tiennent perpétuellement dans les mains, & le laissent souvent tomber à terre; on ne saurait excuser ces négligences. D'autres le posent sur une table, sur un chaise, ou autre meuble, ce qui est encore très-malpropre; on doit le tenir toujours enfermé dans la poche, et ne l'en retirer qu'au besoin.

Quelques-uns ne font aucune difficulté de se servir des mouchoirs de l'une & des autres : rien n'est plus impoli, surtout lorsqu'on s'en sert étant sale.

Il faut éviter avec soin de faire trop de bruit en se mouchant, de même en éternuant, et ne faire ni l'un ni l'autre au visage de qui que ce soit.

L'usage veut qu'on salue la personne qui éternue, & que celle-ci remercie; il faut faire l'un & l'autre par une médiocre inclination, sans se découvrir, surtout si l'on est à table : il est inutile de parler ni de faire des compliments; c'est une méthode du dernier ridicule.

On ne doit faire usage du tabac en poudre que dans le besoin; cet usage occasionne la malpropreté : il n'est jamais permis de fumer du tabac en compagnie.

Quand une personne de marque présente du tabac à une autre qui n'en fait aucun usage, la politesse exige qu'on ne la refuse pas, & il suffit de mettre les doigts dans la tabatière & de les porter au nez; mais à l'égard de toute autre personne, il n'y a nulle incivilité de la refuser en la remerciant poliment.

Ceux qui prennent habituellement du tabac doivent éviter avec soin d'en laisser tomber sur leurs habits, & changer souvent de mouchoirs, autant que cela se peut.

Il est de la dernière indécence de poser une tabatière sur la table où l'on mange, de l'ouvrir même pendant le repas; la nécessité de prendre du tabac ne peut jamais être assez pressante pour s'exposer aux suites d'une pareille habitude.

### CHAPITRE VIII.

De la Bouche, des Lèvres, des Dents et de la Langue.

Il faut être soigneux à tenir la bouche dans une grande propreté & dans la forme qui lui est naturelle; à ne point l'ouvrir avec affectation & sans sujet: il est donc important de la laver avec de l'eau chaque matin, & de n'y porter aucune chose qui puisse donner mauvaise haleine & la rendre malpropre.

Le défaut le plus ordinaire des enfants, en mangeant, consiste à se remplir la bouche de manière qu'ils peussent à peine respirer; c'est une habitude aussi incivile que peu saine; les parents doivent les corriger de ce défaut, qui, presque toujours, annonce une gourmandise impardonnable. Il faut également se donner de garde de l'ouvrir avec affectation, ou par plaisir, & d'y faire entrer, par bravade, des choses plus grandes que sa circonférence naturelle.

On se gâte infailliblement les lèvres en se les mordant avec les dents, ou en les remuant avec contorsion, les resserrant, les élevant trop, & les tirant avec les doigts.

Il est encore très-dangereux de les peindre, ou d'y appliquer différentes pommades, excepté lorsqu'elles se fendent; mais on doit observer que les couleurs en rident les bordures, & que le fréquent usage des pommades affaiblit & ternit la peau. On ne doit jamais lever la lèvre d'en haut de telle sorte que l'on découvre les dents & les gencives ou abaisser trop celle d'en bas: il faut suivre les lois de la nature, qui veulent qu'elle les couvrent.

La plupart des enfants se gâtent les dents, ou en ne les nettoyant pas, ou en le faisant avec des choses qui leur nuisent, ou en mangeant tout ce qui peut les noircir ou les gâter, ou arrachant des clous avec les dents, ou y attachant

des file & autres choses qui ne peuvent que les ébranler & même les casser, surtout quand ils font des efforts pour lever des poids assez considérables & supérieurs à la force des dents. Il est important de les nettoyer souvent, surtout après le repas, avec un bout de plume, et non avec une épingle ou la pointe d'un couteau, & de les frotter ensuite avec un linge un peu humecté; mais il faut observer de ne le point faire à table.

C'est une incivilité de grimacer en serrant & rapprochant avec bruit les dents les unes contre les autres, de s'en servir pour ronger les ongles ou du bois, ou couper quelqu'autre chose que ce soit.

Plusieurs allongent, rétrécissent & font sans cesse mouvoir la langue; est-il grossièreté plus inexcusable? L'on ne sait ce que l'on doit blâmer avec plus de force, ou la négligence des parents & des maîtres, ou la mauvaise habitude des enfants qui se défigurent ainsi par plaisir.

## CHAPITRE IX.

### De la manière de parler et de prononcer.

Il est difficile d'entendre celui qui serre les dents en parlant; ceux qui parlent du gosier ne sont pas souvent plus intelligibles; la grande volubilité confond les mots et rend

le discours imparfait: c'est le défaut des caractères étourdis et pétulants. Il faut, en parlant, prendre un ton conforme au lieu où l'on parle, & aux personnes à qui l'on adresse la parole: un ton trop élevé annonce la fierté & l'insolence; un ton bas décelle une timidité puérile; & comme on ne doit parler que pour se faire entendre, il est ridicule, ou de crier à haute voix, ou de parler entre ses dents.

L'honnêteté condamne un ton de voix brusque, qui annonce une dureté de caractère révoltante; comme aussi la dignité de l'homme est contraire à ce ton efféminé, qui, quoique commun dans ce siècle, n'est pas moins un signe sensible de la plus pitoyable fatuité, ou d'un génie borné. Ceux qui affectent de grasser en parlant, donnent dans ce ridicule; & ceux qui le font naturellement doivent, autant qu'il est en eux, diminuer ce défaut, en appuyant sur les syllabes qu'ils prononcent avec peine, surtout sur les consonnes qui précèdent & suivent les voyelles.

Il est d'une grande conséquence de veiller sur ces défauts pendant la plus tendre jeunesse, car l'expérience ne nous instruit que trop de l'impossibilité où l'on est plus tard de se corriger d'une aussi mauvaise habitude; on en reconnaît la difformité souvent lorsqu'on ne peut plus s'en défaire.

Ces manières de prononcer très-ridicules, sont souvent en vogue parmi des personnes bien



née : les unes prononcent lentement & languement ; on dirait qu'elles n'ouvrent la bouche que pour se plaindre, rien n'est plus insipide ni moins pardonnable soit dans l'homme, soit dans la femme ; les autres parlent pesamment, comme s'ils avaient la bouche pleine ; & si la rudesse se joint à cette tournure de prononciation, ils doivent modérer leur ton, articuler distinctement, s'ils veulent se corriger.

La prononciation française doit être toujours ferme, douce & agréable : en parlant peu, en prononçant tous les mots distinctement & les syllabes qui doivent sonner à l'oreille, on apprend à prononcer exactement ; la conversation des personnes qui parlent la langue dans toute sa pureté contribue plus que tout le reste à former la prononciation.

### CHAPITRE X.

De la manière de Bâiller, de Tousser et de Cracher.

Rien n'est plus indécent que de parler en bâillant, de bâiller avec affectation, ou d'un ton élevé, surtout en présence de personnes distinguées. Lorsque la nécessité de bâiller est trop pressante, il faut au moins mettre la main devant la bouche, & si elle continue, il est plus à propos de se retirer que de laisser croire que l'on s'ennuie.

Dans l'église, chez les grands, & dans tous les endroits où règne la propreté, il faut cracher dans son mouchoir.

C'est une grossièreté impardonnable dans les enfants, que celle qu'ils contractent en crachant au visage de leurs camarades : on ne saurait punir trop sévèrement ces incivilités ; on ne peut pas plus excuser ceux qui crachent par les fenêtres, sur les murailles & sur les meubles : on doit encore éviter avec soin de laisser échapper, en parlant, de la salive sur le visage de celui qui écoute. Les enfants souillent s'amusent en tenant & remuant dans la bouche ce qu'ils doivent jeter par terre ; il faut les accoutumer de bonne heure à perdre cette habitude, qui les rend malpropres & dégoûtants.

### CHAPITRE XI.

Du Dos, des Épaules, des Bras et du Coude.

Beaucoup de jeunes gens affectent de marcher courbés ; ils poussent le dos en dehors, de manière qu'on les prendrait pour des vicieux, ou des personnes naturellement voûtées ; rien n'est plus ridicule ni plus inepte.

Il en est qui ne rougissent pas de donner aux épaules un mouvement de vibration tandis qu'on leur parle, qui tournent même le dos ; c'est

une preuue de mauuais éducation ou de légèreté. C'est un défaut de croiser les bras sur la poitrine; de les entrelacer derrière le dos, de les laisser pendre avec nonchalance, de les balancer en marchant sous prétexte de soulagement: l'usage veut que si l'on se promène avec une canne à la main, le bras qui est sans appui soit posé légèrement contre le corps, & qu'il reçoive un mouvement presque imperceptible, sans cependant le laisser tomber de côté; si l'on n'a point de canne, ni manchon, ni gante, il est assez ordinaire de poser le bras droit sur la poitrine ou sur l'estomac, en mettant la main dans l'ouverture de la veste à cet endroit, & de laisser tomber la gauche en pliant le coude, pour faciliter la position de la main sous la basque de la veste. En général, il faut tenir les bras dans une situation qui soit honnête & commode.

C'est une incivilité de plus marquée de s'accouder lorsque l'on parle ou que l'on écoute, de pousser volontairement qui que ce soit avec le coude, ou d'écarter d'un mouvement d'épaule, celui qui s'avance pour parler: il est mille autres manières de se défaire des importuns ou des grands parleurs; & en toute rencontre, il faut conserver cette politesse & urbanité qui forment le caractère distinctif de la nation.

## CHAPITRE XII.

## Des Mains, des Doigts et des Ongles.

Il faut se laver les mains tous les matins, avant & après le repas, & toutes les fois que l'on a touché quelque chose qui peut les salir; la malpropreté en ce point, est intolérable: on ne doit jamais, après les avoir lavées, les essuyer aux habits, ou à toute autre chose qui n'est pas destinée à cet usage.

Plusieurs se frottent les mains en présence de ceux qu'ils doivent respecter; c'est une licence que le froid ne peut excuser; quand on le ferait même pour marquer la joie que l'on ressent, ce ne serait pas moins une licence trop familière.

Les enfans aiment à porter la main sur les habits & les autres choses qui leur plaisent; il faut corriger en eux cette démangeaison, & leur apprendre à ne toucher que des yeux tout ce qu'ils voient.

On ne doit se donner la main l'un à l'autre que quand on est d'égal condition ou uni par une étroite amitié: ce geste est un signe commun de paix, de familiarité & de bienveillance; ce serait donc une hardiesse impardonnable de toucher la main d'une personne respectable par sa naissance ou sa dignité, en l'abordant ou en lui parlant: si

elle-même présente la main, il faut la recevoir comme un témoignage d'estime, & ne point se prévaloir de cette condescendance pour se livrer à une indiscrète familiarité; on doit observer de ne présenter jamais la main gauche.

Lorsque l'on présente la main à quelqu'un en signe d'amitié, il faut la découvrir & la tenir nue: il n'est permis de conserver les gants que quand on donne la main à une dame, ou lorsqu'on aide une personne à se retirer d'un mauvais pas.

Montrer au doigt, de loin ou de près, la personne dont on parle, tirer les doigts les uns après les autres, les faire craquer ou les remuer à toute propos, sont de grandes incivilités.

Il faut se couper les ongles de temps en temps; c'est une impolitesse de le faire en présence de qui que ce soit: on doit se servir de ciseaux, & non de couteau ou de canif: c'est une grossièreté impardonnable de les ronger avec les dents, de les enfoncer dans quelques fruits ou autres choses que ce puisse être.

### CHAPITRE XIII.

Des Parties du Corps qu'on doit cacher, et des nécessités naturelles.

Il est de la bienséance & de la pudeur de couvrir toutes les parties du corps, hors la tête & les

maines; ainsi il est indécemment d'avoir la poitrine découverte & les bras nus, les jambes sans bas, & les pieds sans souliers: il est même contre la loi de Dieu de découvrir quelques parties de son corps, que la pudeur, aussi bien que la nature, obligent de tenir toujours cachées.

Comme nous ne devons considérer nos corps que comme des temples vivants où Dieu veut être adoré en esprit et en vérité, et des tabernacles que Jésus-Christ s'est choisis pour sa demeure, nous devons aussi, dans la vue de ces belles qualités qu'ils possèdent, leur porter beaucoup de respect; & c'est cette considération qui nous doit particulièrement engager à ne les pas toucher, & à ne les pas même regarder sans une nécessité indispensable. Il est à propos de s'accoutumer à souffrir plusieurs petites incommodités sans se tourner, frotter ni gratter, sans se remuer, & sans tenir aucune autre posture qui soit indécemment, car toutes ces sortes d'actions & postures meschantes sont tout-à-fait contraires à la pudeur & à la modestie.

Lorsqu'on est couché, il faut tâcher de tenir une posture si décente et si modeste, que ceux qui approchent du lit, ne puissent pas voir la forme du corps: il faut aussi avoir soin de ne pas se découvrir de telle manière qu'on fasse voir aucune partie de son corps nu, & qui ne soit très-décemment couverte.

Pour les besoins naturels, il est de la bien-

féance (aux enfans même) de n'y satisfaire que dans des lieux où on ne soit pas aperçu.

Il n'est jamais feant de parler des parties du corps qui doivent être toujours cachées, ni de certaines nécessités du corps auxquelles la nature nous a assujettis, ni même de les nommer; & si quelquefois en ne peut pas s'en dispenser à l'égard d'un malade ou d'une personne incommodée, on doit le faire d'une manière si honnête que les termes dont on se servira ne puissent en rien choquer la bienséance.

#### CHAPITRE XIV.

##### Des Genoux, des Jambes et des Pieds.

Il ne faut pas, étant assis, trop écarter ou trop serrer les genoux, & surtout il faut éviter de s'y accouder; remuer sans cesse les jambes, les allonger, les croiser lorsqu'on est assis en présence de personnes qualifiées, c'est l'effet ou de l'étourderie ou de la grossièreté.

Ceux en qui la transpiration est si forte qu'elle fait exhaler de leurs pieds quelques odeurs, doivent mettre des chausses de toile & en changer souvent, ou du moins se laver les pieds avant que de paraître en compagnie.

Lorsque l'on est debout, on doit avoir les pieds en dehors, les talons séparés & éloignés un peu

l'un de l'autre, ne pas les remuer sans cesse, encore moins battre le pavé ou quelque autre chose; enfin ne pas se poser tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, ce qui est une preuve de lâcheté.

Plusieurs en marchant, traînent les pieds & frottent avec affectation le pavé ou le plancher; quelques-uns marchent sur la pointe du pied, & paraissent plutôt sauter que marcher; d'autres pirouettent sur le talon: ces sortes de marches sont ridicules.

Lorsque l'on est obligé de fléchir le genou, il ne faut pas mettre le pied sur l'autre, ni s'asseoir sur les talons; cette posture se ressent beaucoup de la rusticité.

Il est contre l'honnêteté & contre la douceur chrétienne de frapper qui que ce soit du pied, pas même le plus vil esclave; ceux qui s'oublient au point de se laisser emporter à une telle brutalité prouvent qu'ils ne sont ni bien élevés, ni maîtres de ces dérèglements de leur passion.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LES RÈGLES  
DE LA BIENSÉANCE

ET

DE LA CIVILITÉ CHRÉTIENNE,

---

SECONDE PARTIE.

DE LA BIENSÉANCE DANS LES ACTIONS COMMUNES ET  
ORDINAIRES.

---

CHAPITRE PREMIER.

Du Lever et du Coucher.

Les règles que la raison & la santé nous  
prescrivent touchant l'heure du lever, consis-  
tent à ne se laisser jamais prévenir par le  
retour du soleil sur notre horizon, à moins  
que des affaires indispensables n'aient prolongé  
la veille fort avant dans la nuit : un som-  
meil trop long nuit à la santé, & l'on ne voit que  
trop de funestes effets de cette habitude de dormir :  
d'ailleurs l'homme, en quelque condition qu'il se trouve,  
doit se souvenir qu'il est né pour le travail, &

que la lumière du jour ne reparait à ses yeux que pour l'y appeler.

Aujourd'hui on se plaît à renverser l'ordre établi par la nature : on consume une grande partie de la journée dans le lit, & toute ou presque toute la nuit, dans des occupations quelquefois criminelles : le moindre mal qui résulte de cette habitude, c'est le dérangement de la santé. Il faut donc se faire à soi-même une loi de se lever de grand matin, & d'y accoutumer les enfants dès qu'ils commencent à se former, & lorsqu'ils n'ont point d'infirmités qui s'y opposent.

La première chose que l'on doit faire en s'éveillant, c'est de donner son cœur à Dieu par un acte d'amour & de le prier intérieurement avec foi & humilité.

Dès que l'on est éveillé, et que l'on a prié un temps suffisant pour le repos, il faut sortir du lit avec la modestie convenable, & ne jamais y rester à tenir des conversations, ou vaquer à d'autres affaires sans nécessité ou incommodité; rien n'annonce plus sensiblement la paresse & la légèreté.

Le lit est destiné au repos du corps & non à toute autre chose : cette évaporation ne peut convenir à un chrétien, dont les premiers moments du réveil doivent être consacrés au recueillement.

Dès que les enfants sont levés & habillés, on doit leur faire réciter à genoux, autant que cela se peut, les prières qui sont en usage, leur faisant observer que rien ne doit jamais dispenser un

chrétien d'un devoir aussi saint & aussi essentiel. Il serait de la dernière indécence de souffrir que les enfants adressassent leurs prières au Seigneur tandis qu'on les habille; ce n'est pas le mouvement des lèvres, mais celui du cœur que Dieu demande de nous; & la grande idée que nous devons tous avoir de son infinie majesté est la règle invariable du maintien, de la posture & de l'attention du chrétien qui prie.

C'est un étrange abus de faire coucher des personnes de différente sexe dans une même chambre, & si la nécessité y oblige, il faut faire en sorte que les lits soient séparés, & que la pudeur ne souffre en rien de ce mélange. Une grande indigence peut seule excuser cet usage.

Ceux qui ne sont pas assez opulents pour se reposer sur des domestiques du soin d'arranger & de mettre leur lit en ordre, doivent le faire aussitôt qu'ils sont levés, et cacher tout ce qui a pu leur servir pendant la nuit; ouvrir ensuite les croisées ou fenêtres, pour donner entrée à l'air, qui purifie la chambre.

Comme l'heure du coucher doit toujours régler celle du lever, il faut habituellement se mettre au lit au plus tard deux heures après le souper, & distribuer si sagement son temps, qu'on ne soit pas plus de sept heures dans le lit : elles suffisent au repos du corps, à moins qu'il n'ait été excessivement fatigué.

On doit accoutumer les enfans à ne se coucher jamais sans saluer leurs parents & leurs maîtres, s'ils en ont : cette politesse est un devoir : le respect qu'ils doivent aux auteurs de leurs jours & à ceux qui tiennent leur place, ne saurait se manifester trop fréquemment.

La modestie doit également présider au coucher comme au lever. Rien ne saurait autoriser le pernicieux usage de certaines familles, qui, sous prétexte de défauts de lits & de moyens d'en acheter, placent dans un même lit des enfans de même sexe ou de sexes différens. Saint François de Sales, regardant cet usage comme très-pernicieux, recommande à Madame de Chantal de ne jamais le souffrir dans ses enfans : il ne balance pas de dire que cela est également contraire à la morale chrétienne & à la bienséance; mais lorsqu'on se trouve forcé de coucher avec une personne de même sexe, ce qui devrait arriver rarement, il faut s'y comporter avec une modestie sévère & vigilante.

C'est une omission très-criminelle de se coucher sans avoir adoré Dieu, sans l'avoir remercié de ses dons, sans s'être disposé au sommeil par un retour exact sur soi-même.

## CHAPITRE II.

De la manière de s'habiller et de se déshabiller.

Le plus sensible effet du péché dans Adam, immédiatement après l'avoir commis, fut la honte que fit naître en lui la vue de sa nudité; il sentit aussitôt quelle était la nécessité d'un vêtement, & Dieu lui en procura, pour lui rappeler la sainteté de l'état dont il était déchû. Le Seigneur fit à Adam & à sa femme des habits de peau & les en revêtit. Gen. 3. v. 21. L'écrivain de son crime, nous sommes astreints aux mêmes besoins : nos habits, en couvrant nos corps, nous apprennent que le péché y a empreint sa difformité; & que nous ne rougirons pas si nous étions innocents : nous devons donc couvrir avec exactitude ce qui peut faire naître la honte & la confusion.

Quelque noble & élevé que l'on soit, on ne doit confier à personne le soin de s'habiller : ceux qui, dans les ajustemens auxquels ils se suffisent eux-mêmes, se servent de la main d'un autre, décelent un sot orgueil ou une humiliante mollesse. Dès que les enfans peuvent se servir aisément de leurs bras, on doit les accoutumer à s'habiller eux-mêmes; le rang n'est point un

prétexte qui puisse les en dispenser, la paresse n'est de mise dans aucune condition.

Quand on ne doit ni sortir, ni recevoir de visites honorables, on peut, dans la maison, se servir de l'habillement qui paraît le plus commode, pourvu qu'il ne soit pas immodeste; mais on doit éviter la négligence, & ne jamais sortir en négligé, à moins qu'on ne soit surpris par quelque affaire pressante. Quelque grande que puisse être la chaleur de l'été, il est incivil de paraître devant qui que ce soit les jambes nues, la poitrine, l'estomac & le col découverts.

On ne serait pas obligé de donner des règles sur la manière de prendre & d'ôter ses habillemens, si les hommes étaient plus attentifs, plus modestes & plus honnêtes: il semble que tout est permis sur cet article; cependant la raison dicte à chacun que tout doit être fait dans l'ordre, & que la pudeur est indispensable dans les cas où il est si facile d'en violer les règles.

On doit regarder comme gens sans éducation ceux qui s'habillent, ou se déshabillent en présence de quelqu'un lorsqu'ils peuvent faire autrement. On sent assez combien l'honnêteté serait blessée par une aussi étrange licence.

## CHAPITRE III.

## Des Habits et des autres Ajustemens.

Porter un habit trop court, trop long ou trop large, dont la couleur & les ornemens ne conviennent point à l'âge, à la condition, c'est donner dans le ridicule; les parents doivent veiller sur l'habillement de leurs enfans, ne pas exciter leur amour-propre en les habillant plus richement que leur condition ne l'exige, ne pas les avilir en les réduisant à des vêtemens trop communs & au-dessous de leur fortune & de leur état. La vanité confond aujourd'hui tous les états; on ne voit, dit-on, que la propreté dans le choix des habits; la passion du luxe forme seule le choix des étoffes; l'usage a prévalu sur la raison: cependant on ne saurait exhorter trop vivement les parents à assortir les habillemens de leurs enfans à la condition dans laquelle ils sont nés.

Il faut donc éviter avec soin l'excès dans la parure; excès contraire à la modestie chrétienne; excès qui entraîne dans des dépenses ruineuses; excès, enfin, qui ridiculise presque toujours celui qui s'y livre.

La négligence dans l'habillement est un autre défaut, souvent accompagné de celui de la malpropreté: il est rare que le désordre extérieur

ne soit une suite du désordre qui règne dans l'âme; on doit donc se précautionner contre les taches, et ne pas exposer ses habits à être souillés faute de les porter avec attention.

La singularité dans les ajustements est inexcusable; c'est une preuve de folie, ou l'effet d'un ridicule entêtement: la mode du pays où l'on vit est la règle que l'on doit suivre dans le choix et la forme des habits.

Il ne faut pas cependant donner dans toutes les modes; il en est de capricieuses & de bizarres; il en est de raisonnables: il faut suivre celles-ci, rejeter les autres, & éviter surtout la folie de ceux qui les inventent à plaisir.

Le véritable moyen de donner des bornes aux modes, & de n'y commettre aucun excès, consiste à suivre les règles de la modestie, qui doit être la règle inviolable du Chrétien. Il faut donc bannir des habits tout ce qui annonce un luxe outré, ou une vanité méprisable; l'homme qui met sa gloire & son amour dans de somptueuses parures, s'abîme en croyant se distinguer, car un mérite est bien médiocre s'il a besoin d'être relevé par l'éclat de l'or & des pierreries: c'est le propre des femmes d'épuiser toutes les ressources de la vanité; aussi l'Apôtre des nations s'élevé-t-il avec force contre ces humiliantes faiblesses; il exhorte les femmes à être modestes dans leurs habillements, à regarder la chasteté comme un ornement plus précieux que

l'or, les perles et la somptuosité des ajustements; il veut que leur extérieur annonce la piété, & que les bonnes oeuvres soient leurs plus brillantes livrées. Que les femmes, dit l'Apôtre, étant vêtues comme l'honnêteté le demande, se parent de pudeur & de sagesse, non avec des cheveux frisés, ni des ornements d'or, ni des perles, ni des habits somptueux, mais avec de bonnes oeuvres, comme il convient à des femmes qui font profession de piété. (1. Ép. à Timothée, ch. 2, v. 9 et 10.)

Cet avis convient également aux hommes de notre siècle, qui le disputent en vanité & en affectation dans le choix & l'ornement des habits, aux femmes les plus frivoles & les plus mondaines.

On doit éviter la bigarrure dans la manière de s'habiller; ne point porter un habit propre avec du linge sale, ou du linge propre avec des habits usés ou tachés. Changer souvent de linge lorsqu'on le peut, est aussi essentiel à la santé que conforme à l'honnêteté & à la décence.

Le chapeau doit être conforme à la mode, ainsi que le reste des habillements; il faut donc la suivre aussi en ce point. La manière de le mettre sur la tête n'est pas une de ces choses indifférentes que l'on peut suivre ou omettre: rien n'est si ridicule que de le poser sur l'oreille, ou trop en arrière, ou trop bas sur les yeux: il faut le placer droit sur la tête.

Il faut, en saluant, ôter le chapeau, autant

qu'il est possible de la main droite, le descendre vers le côté, à peu près jusqu'au genou; & si l'on doit rester découvert, le tenir à la main d'une manière convenable, évitant de le remuer sans cesse: rien ne caractérise mieux un homme poli que la manière de saluer.

Lorsqu'étant assis, on est obligé de se tenir découvert, il ne faut pas mettre son chapeau sous son bras, mais le poser sur les genoux, ou dans quelque endroit destiné à cet usage.

Il ne faut pas attendre que l'on soit arrivé tout proche de la personne pour ôter son chapeau en la saluant, mais le faire à cinq ou six pas. À table ou en lieu de visite, il faut être toujours découvert. On ne saurait indiquer toutes les autres circonstances particulières dans lesquelles on doit se découvrir, mais, en général, on doit le faire lorsqu'on rencontre quelqu'un que l'on connaît: la plus intime amitié ne dispense pas deux amis de ce devoir, lorsqu'ils se trouvent en public. On ne doit jamais être couvert en présence de personnes distinguées par leur rang ou leur naissance. Il faut se découvrir lorsqu'on passe devant une église, à l'heure où l'on advertit les fidèles par le son de la cloche de réciter l'Angelus: il est bon de réciter cette prière avant ou après le dîner & le souper. C'est un ridicule de se découvrir à chaque question à laquelle on répond ou que l'on fait, à chaque chose que l'on donne ou que l'on reçoit; il suffit de

sincliner: D'ailleurs si l'on reçoit quelque chose d'un homme respectable, on est sensé découvert devant lui tandis qu'il parle; & si l'on permet qu'on se couvre, on reçoit ce qu'il donne avec une médiocre inclination. En général on doit accoutumer les enfants à se tenir découverts dans les appartements.

Lorsqu'on se sert de gants, il faut les ôter quand on entre à l'église, & ne les remettre que quand on en sort; on ne doit jamais souffrir que les enfants mangent avec des gants, & il est bon de les accoutumer de bonne heure à n'être pas esclaves d'une molle délicatesse. Il n'y a que des esprits volages qui puissent se faire un jeu de badiner en compagnie avec des gants, en les jetant ou en frappant quelqu'un. C'est une négligence impardonnable de porter des bas percés ou déchirés, de les laisser tomber sur les talons, d'avoir aux pieds des souliers malpropres & mal faits, de s'en servir en forme de pantoufles, ou de les chauffer sans chausse-pied.

Comme il est d'usage de tenir le haut du gilet quelquefois un peu ouvert, il faut attacher une petite épingle à la chemise, afin qu'elle ne s'ouvre pas, & ne découvre pas la poitrine; il est indécemment de sortir de la maison sans un col, une cravate ou un mouchoir.

Les enfants à qui la fortune de leurs parents permet d'avoir de beaux habits ne doivent pas s'en prévaloir pour en tirer vanité,

et mépriser ceux de leurs camarades qui seraient moins riches et moins élégamment vêtus qu'eux. Se gonfler d'orgueil et se complaire en soi-même parce qu'on porte un bel habit, c'est prouber qu'on n'est qu'un sot. Souvent sous un vêtement pauvre et grossier on rencontre des enfants d'un grand mérite; tandis qu'il n'est pas rare de trouver beaucoup de vices cachés sous de riches habits. Chacun doit être habillé suivant sa condition; mais il vaut mille fois mieux avoir un habit pauvre et grossier avec la vertu et le mérite, qu'un habit élégant et riche avec l'orgueil et la suffisance.

#### CHAPITRE IV.

##### De la Nourriture.

Dieu ne défend pas le goût que la nature nous fait trouver dans les aliments qu'elle nous offre; mais la Religion & la raison s'accordent pour nous interdire la sensualité & la gourmandise.

L'apôtre Saint Paul dit expressément que, soit que nous buvions, soit que nous mangions,

nous devons toujours tendre à la gloire de Dieu: la nécessité doit donc être le seul motif d'une action, qui, par elle-même, est plutôt un assujettissement qu'une perfection de notre nature.

On doit également s'interdire toute conversation qui n'aurait pour objet que la table; & si l'on se trouve obligé d'en parler, il faut le faire sans affectation, ne point rappeler avec complaisance les repas auxquels on s'est trouvé, encore moins faire parade des invitations que l'on attend.

La tempérance exige que l'on mange à des heures réglées, autant que cela se peut. Les enfants, à qui la nécessité oblige de donner à boire & à manger dans d'autres temps que ceux marqués pour le repas, ne sont pas des exemples pour ceux qui ont plus d'âge & plus de force, et l'on regarderait, avec raison, comme un gourmand insatiable, celui qui mangerait à toute heure, & comme un ivrogne celui qui boirait sans nécessité hors le repas.

Les parties que l'on forme pour avoir la vile satisfaction de boire & de manger avec excès ou sensualité dans des déjeuners particuliers, ne sont pas moins contraires à la tempérance chrétienne qu'à la sobriété de l'homme bien né.

Dans les dépenses ordinaires, il ne faut manger qu'avec beaucoup de modération: le dîner & le souper suffisent, avec un léger soulagement, à la réparation & à l'entretien des forces du corps.

Lorsqu'un étranger ou un ami arrive entre le dîner, il n'est plus d'usage de lui offrir à boire, à moins qu'on ne s'aperçoive qu'il est fatigué; en ce cas, il faudrait prévenir ses besoins, & lui éviter la peine de demander, soit à boire, soit à manger; ce serait une incivilité de ne pas boire au moins un coup avec lui: mais ce serait une intempérance impardonnable de l'exciter à boire pour se satisfaire sous ce prétexte. Les enfants ne sont jamais dans ce cas; ils peuvent, en offrant des rafraîchissements, refuser, sans impolitesse, d'y prendre part.

Les festins qui se donnent entre parents ou autres amis doivent toujours être des écoles de sobriété, afin que les enfants, que souvent on y a conduits, ne prennent aucune leçon de débauche & de gourmandise; la joie qui accompagne les repas d'amitié ou de bienveillance, pour être conforme à l'esprit de l'Évangile, ne doit être ni excessive, ni contrainte; les chansons obscènes, les médisances, les railleries, les propos qui excitent à sortir des bornes de la sobriété, sont autant de défauts qui souvent rendent criminelles des assemblées formées par un motif honnête.

Les enfants, à ces repas, comme à tous les autres, doivent se comporter avec décence & avec propreté: ne pas désigner ce qui flatte leur goût, ne point toucher les plats, encore moins ce qui est dedans; demander poliment ce dont ils ont besoin;

enfin observer exactement ce qui est dit dans les chapitres suivants.

## CHAPITRE V.

De ce que l'on doit observer avant le repas.

Le reproche que Jésus-Christ fait dans l'Évangile, aux Pharisiens, de faire consister la perfection de l'âme dans les cérémonies extérieures, au rang desquelles ils plaçaient le lavement des mains avant le repas; ce reproche, dit-on, ne dispense pas les hommes de se les laver avant que de se mettre à table: ce n'est point une pratique de religion, mais c'est une règle prescrite par la propreté.

Comme il n'est plus d'usage de donner publiquement à laver, il faut le faire en son particulier; si cependant on se trouvait dans des maisons où cet usage subsistât, il faudrait attendre son tour, c'est-à-dire ne se laver qu'après les personnes les plus qualifiées.

Les enfants ne font pas assez d'attention, lorsqu'ils se lavent, les mains, à ne point faire jaillir l'eau sur leurs habits; quelquefois ils font du bruit, avec leurs mains en les frappant l'une contre l'autre, les essuient à des linges malpropres: c'est une très-mauvaise habitude dont on doit les corriger.

Lorsqu'on est prêt à se mettre à table, il ne faut pas se porter vers l'endroit le plus commode, ni choisir soi-même une place, mais on doit attendre que les premières places soient prises par les personnes qui méritent de les remplir : on appelle premières places celles que le maître de la maison désigne particulièrement & avant toutes les autres; elles varient selon la forme des tables, & selon les saisons & les lieux. Un jeune homme doit toujours se placer à l'endroit le plus incommode, à moins qu'on ne l'oblige d'en prendre un autre; d'ailleurs il doit se placer le dernier.

On ne saurait donner des éloges trop sincères à ceux qui ont conservé la louable coutume de prier le Seigneur, avant le repas, de bénir les viandes & de l'en remercier. Peut-on jamais oublier qu'il est l'auteur de tout bien, & que nous ne tenons pas moins de sa main bienfaisante la conservation que l'existence? Aujourd'hui, par le plus étrange des abus, on n'adresse plus à Dieu aucune prière vocale ni même mentale, avant le repas; une personne vraiment Chrétienne n'en est pas moins obligée de prier Dieu & bénir la nourriture que l'on va prendre; il ne faut point user d'affectation, mais aussi ne faut-il pas rougir d'un signe de croix, ou d'une élévation secrète de l'âme vers l'auteur de tout bien: ainsi, soit avant que de s'asseoir, soit après que l'on est assis, il faut faire une courte prière. Dieu entend mieux le lan-

gage du cœur que celui des lèvres : ce serait donc une erreur de croire que le Benedicite n'est pas bien dit parce qu'il n'a pas été prononcé de voix & par une suite de paroles; l'essentiel & le devoir consistent à ne jamais l'omettre, sous quelque prétexte que ce soit. Dès que l'on a pris le siège, il faut s'asseoir & se tenir de manière que l'on ne soit ni renversé nonchalamment sur le dos de la chaise, ni courbé, encore moins accoudé sur la table : on ne doit y appuyer que le poignet, encore serait-ce une incivilité de paraître plier le poids du corps sur cet appui. Il arrive souvent que les chaises sont trop hautes pour que les enfants posent aisément les pieds par terre : si l'on ne peut leur procurer un marchepied, du moins il faut les empêcher de remuer les jambes; &, pour rendre leur situation moins incommode, on doit les approcher plus près de la table.

La serviette qui est posée sur l'assiette étant destinée à préserver les habits des taches ou autres malpropretés inséparables des repas, il faut tellement l'étendre sur soi, qu'elle couvre le devant du corps jusque sur les genoux, en allant au-dessous du col, & non la passant en dedans du même col.

La cuiller, la fourchette & le couteau doivent toujours être placés à la droite.

## CHAPITRE VI.

De ce que l'on doit observer pendant le repas.

C'est un signe manifeste de la plus grossière gourmandise de se faire servir le premier, & de marquer son avidité par le remuement de son assiette, ou quelque autre signe que ce soit.

La cuiller est destinée pour les choses liquides, & la fourchette pour les viandes de consistances.

Lorsque l'une ou l'autre est sale, il faut en demander une autre, et non l'essuyer avec la serviette ou avec la nappe; ce serait une malpropreté impardonnable.

Quand l'assiette est sale il faut en demander une autre: ce serait une grossièreté révoltante de la nettoyer avec les doigts, avec la cuiller, la fourchette ou le couteau.

Dans les bonnes tables, les domestiques attentifs éhangent les assiettes sans qu'on les avertisse, il faut les laisser faire paisiblement leur office sans contester ou les renvoyer à d'autres; mais si l'on est à côté d'une dame, ou d'une autre personne de considération, dont l'assiette n'ait pas été levée, aussitôt il faut lui présenter la sienne.

C'est une grossière inadvertance de tenir la fourchette, la cuiller ou le couteau élevés dans la main, de gesticuler avec, de porter un morceau de pain à la bouche avec le couteau, de se servir tout à la fois de sa cuiller & de sa fourchette, de les tenir de la main gauche, de les essuyer avec la langue, de les sucer, de les enfoncer dans la bouche; cependant, si l'on coupe un morceau de viande, il faut alors tenir la fourchette de la main gauche & le couteau de la droite.

En mangeant la soupe, on doit éviter d'en trop mettre dans la cuiller, d'en remplir tellement la bouche qu'on ait peine à respirer. Les enfants refusent quelquefois le potage, & cela par gourmandise, dans la crainte de ne pouvoir goûter assez promptement aux friandises qu'ils aiment avec excès; ce défaut demande beaucoup de vigilance de la part des parents.

Rien n'est plus malpropre que de se lécher les doigts, de toucher les viandes & de les porter à la bouche avec la main, de remuer les sauces avec le doigt, ou d'y tremper le pain avec la fourchette pour la sucer.

On ne doit jamais prendre du sel avec les doigts, ni avec le bout du manche de la cuiller ou de la fourchette, mais avec la pointe du couteau ou avec une cuiller blanche.

C'est une grande incivilité de tenir le gobélet à deux mains, de touffer dedans, de le

porter à la bouche quand elle est pleine; il faut encore éviter de le laisser à demi plein sur la table, dans la crainte d'épancher ce qui est dedans sur la nappe, et de la gâter.

Il est très-ordinaire aux enfants d'entasser morceaux sur morceaux, de retirer même de la bouche ce qu'ils y ont mis & qui est mâché, de pousser les morceaux avec les doigts, rien n'est plus malhonnête; quelquefois ils indiquent les mets qui les flattent, c'est une impolitesse; car, quoiqu'il n'y ait rien de si obligé de manger des aliments pour lesquels on sent trop de répugnance, & qu'il soit même prudent de ne pas contraindre l'estomac des enfants, il ne faut pas pour cela tolérer en eux cette prédilection, plus souvent inspirée par la sensualité que par une raison de santé; s'ils éprouvent du dégoût pour certains mets, ils doivent remercier poliment, sans autre explication.

C'est une curiosité gourmande de jeter les yeux sur l'assiette de son voisin, de paraître avide des morceaux qu'on lui a servis; ce serait une impudence grossière de prétendre les partager avec lui, à moins qu'il ne l'offre lui-même avec de vives instances; porter les viandes au nez, les flairer, ou les donner à flairer, est une autre impolitesse qui attaque le maître de la table; & s'il arrive que l'on trouve quelques malpropretés dans les aliments, il faut les retirer sans les montrer & les cacher même avec soin sur un coin de l'assiette.

Les gourmands & les enfants s'exposent souvent à se brûler le palais & la langue; lorsqu'ils sont ainsi punis de leur avidité, ils doivent approcher l'assiette de sa bouche, en se cachant avec la serviette, y poser le morceau qu'ils ne peuvent avaler, & changer aussitôt d'assiette; ce serait une malpropreté marquée que de se cracher devant la compagnie, ou de le jeter sous la table.

Si la santé exige de boire pendant le repas, la sobriété défend de le faire trop souvent, de s'y exciter mutuellement; les enfants doivent toujours tremper leur vin au moins de deux tiers d'eau. L'usage des santées est presque entièrement aboli, ainsi que celui d'approcher son verre de celui des autres: comme il est d'une basse familiarité de boire à différentes reprises, il faut donner aux enfants des verres assez petits pour qu'ils puissent les vider tout d'une haleine.

Lorsque le dessert est servi, il ne faut pas y porter la main, l'usage permet de demander ce qui fait plaisir; mais il n'est pas permis de le prendre, à moins que ce ne soit pour le présenter à une personne que l'on respecte.

Les fruits tentent violemment les enfants; il n'est pas de gestes qu'ils n'emploient pour faire connaître leur goût; il faut leur faire perdre cette habitude, ainsi que celle de mordre dans les poires, pommes, pêches, etc. On doit se servir du couteau pour partager ces fruits, & les

peler avant que de les porter à la bouche; mais il ne faut point toucher les confitures ou autres sucreries liquides avec le couteau, encore moins avec les doigts.

Les enfants remplissent souvent leurs poches de ce qu'ils ne peuvent manger; on doit se leur défendre, à moins que le maître de la maison ne les y oblige.

Enfin les autres défauts contre la politesse, que l'on doit éviter dans un repas, sont, 1<sup>o</sup> d'y trop parler, soit de la bonne chose que l'on fait, soit de toute autre manière inutile; 2<sup>o</sup> d'y rire avec excès; 3<sup>o</sup> de quitter la table pour se chauffer, ou faire le service des domestiques; 4<sup>o</sup> de faire & jeter des boules de pain, c'est une insolence; 5<sup>o</sup> d'y être taciturne, & trop occupé de ce que l'on fait; 6<sup>o</sup> de faire hautement ses adieux, si quelque affaire oblige de sortir au milieu du repas; 7<sup>o</sup> de s'endormir ou même de s'assoupir: si l'on ne peut résister à l'accablement il faut se retirer en silence; 8<sup>o</sup> d'appeler les convives par leur nom, chaque fois qu'on leur parle; 9<sup>o</sup> d'affecter de se faire écouter quand on est obligé de répondre.

Les parents doivent éviter avec un soin extrême de conduire leurs enfants dans les repas où règne la licence, & même dans ceux où l'on ne doit traiter que d'affaires sérieuses: dans les premiers, on expose leur innocence; dans

les derniers, ils deviennent incommodes, & souvent dangereux, à cause de leur indiscretion; si les repas se donnent dans leurs propres maisons, il faut les faire sortir au dessert, temps où le propos s'égaré.

## CHAPITRE XII.

De ce que l'on doit observer après le repas.

Pour cesser de manger, il ne faut pas attendre que le signal pour se lever de table soit donné, ou que le maître de la maison se lève, on ne doit jamais manger le premier ni le dernier; c'est l'avis du Sage; & c'est surtout aux enfants qu'il appartient de quitter la table le premier.

Si l'est du devoir d'un chrétien de prier Dieu avant le repas, l'est-il moins de le remercier après avoir fait usage des biens que nous tenons de sa main bienfaisante? On doit donc après chaque repas rendre à Dieu des actions de grâce, par une courte, mais fervente prière.

On ne doit point sortir de table avec un air de précipitation ou de chagrin, & ne pas quitter brusquement la compagnie, ni s'occuper à faire l'office des domestiques.

Il faut reprendre son chapeau, ses gants dans l'endroit où on les a mis avant le

repas, si l'on est dans le cas de faire un tour de promenade; mais si l'on doit jouer ou tenir quelques conversations, il n'est pas nécessaire de se charger de meubles qui ne pourraient être que très-incommodes.

Quand on le peut, il faut se laver les mains, surtout si l'on prévoit que l'on sera d'une partie de jeu.

Ce serait une incivilité de se curer les dents en pleine compagnie: on doit se retirer dans une embrasure de fenêtre ou à l'écart, même sortir de l'assemblée, si on le peut sans gêner les personnes qui la composent.

Si quelques affaires particulières obligent un des convives à se séparer de la compagnie aussitôt après le dîner, il ne faut pas qu'il l'interrompe par des adieux déplacés, ni même qu'il remercie, dans cet instant, celui qui l'a invité, surtout s'il ne pourrait lui faire ses remerciements sans le distraire des soins & des égards qu'il s'empresse de rendre à ses convives: il est d'autres moments plus favorables.

Il ne faut pas accoutumer les enfants à dormir après le repas: ce sommeil peut être très-pernicieux; encore moins doit-on les laisser courir à des exercices trop violents.

Ceux qui, après le repas, sont dans l'usage de se rincer la bouche, ne doivent pas le faire dans l'appartement où se retire la compagnie, mais dans

un endroit particulier, où ils ne font point de personne, excepté du domestique qui a donné l'eau.

Les enfants, fort soulevés en sortant de table, vont dans la cuisine s'entretenir avec les domestiques, quelquefois même boire & manger avec eux: c'est une très-mauvaise habitude que l'on doit corriger avec soin.

## CHAPITRE VIII.

### Des Divertissements.

Le divertissement est un exercice auquel on peut employer quelques moments du jour pour délasser l'esprit des occupations sérieuses qui l'ont tenu dans la contrainte, & le corps des fatigues qu'il a essuyées par un pénible travail.

Dieu, qui connaît la faiblesse de la nature, autorise les délassements nécessaires à la réparation des forces qu'une trop longue agitation fait perdre: la consécration du septième jour, après la création, est une image du repos que nous devons nous procurer après le travail. Jésus-Christ lui-même interrompit sa mission laborieuse, pour procurer à ses apôtres un court, mais nécessaire délassement. Dans les plus beaux siècles de l'Eglise, les fidèles, encore animés de cette ferveur qui se sentait de la présence visible du Sauveur, consacraient certains jours à la joie &

au repos; mais cette joie était pure; ce repos était distingué d'une mollesse & criminelle oisiveté: les plaisirs d'un chrétien doivent être pesés dans la balance de la modération & de la nécessité; tous les divertissemens en usage ne sont pas licites, tous les jeux ne sont pas permis; souvent, sous le nom spécieux & équivoque de partie de plaisir, on cache des projets de débauche; il faut donc consulter, dans le divertissement, la loi de Dieu, celle de l'honnêteté.

La conversation forme la récréation la plus ordinaire après le repas; elle doit être enjouée, sans puérilité inutile, sans trop de sérieux; on doit rire, & le Sage dit qu'il est un temps destiné au divertissement; mais les ris doivent toujours être modérés: rire avec éclat, c'est grossièreté; rire sans sujet, c'est bêtise; rire de tout indifféremment, c'est légèreté & incircospection.

On ne doit jamais tourner personne en ridicule pour se procurer l'occasion de se réjouir, & la Religion doit toujours être respectée dans les conversations.

C'est une impiété manifeste de rire des cérémonies saintes du culte que Dieu a établi, de tourner à un sens trivial les paroles de l'Écriture-Sainte, de se railler de la simplicité des hommes solidement Vertueux: ce sont souvent ces railleries sacrilèges de quelques esprits libertins qui ébranlent la Vertu des justes, & les font chanceler dans le sentier de

la Vertu, qui éloignent de la piété des coeurs prêts à la chérir; & rien n'annonce plus évidemment la corruption du coeur que cette liberté audacieuse avec laquelle certains étourdis parlent de la Religion & de ses intérêts.

Les plus grossières obscénités révoltent ceux en qui tout sentiment de pudeur n'est pas entièrement étouffé; mais on les voit sous des propos équivoques pour les faire goûter dans une conversation licencieuse: le crime gaze est-il moins crime? Souvent, & presque toujours, il en est plus dangereux: la pureté qu'un Vrai chrétien doit conserver, s'offense de tous discours qui, quoiqu'artificieusement déguisés, tendent à rendre agréables des objets ou des sujets impurs: il faut donc éviter avec un soin extrême tout ce qui peut même indirectement, dans la conversation, blesser la pudeur: si l'on entend quelques traits qui tendent à l'obscénité, il faut fermer l'oreille si l'on veut garantir son coeur de la corruption: rien n'est indifférent, tout y est péril; on doit donc mettre à sa bouche une garde de circospection.

Les enfans ne doivent jamais interrompre ceux qui parlent, par des interrogations qui seraient même sérieuses & inutiles; quand on leur demande quelque chose, ils doivent répondre avec modestie, placer toujours le mot Monsieur, Madame ou Mademoiselle, après le oui & le non; il n'est pas nécessaire qu'ils se découvrent,

à chaque demande qu'on leur fait, il suffit de faire une légère inclination à la fin de la conversation : les gestes trop affectés ou trop réitérés ne sont pas de mise chez les enfants : on doit encore leur défendre de fixer effrontément ceux avec qui ils conversent ; d'écouter ceux qui adressent la parole à d'autres, tandis qu'ils ne font aucune attention à ce que l'on dit ; de rire ou d'éclater en parlant ; de parler de choses qu'ils ne conçoivent qu'avec peine : en un mot, il faut contenir les enfants que leur devoir est d'écouter, de parler peu, de ne parler qu'à propos.

C'est une imprudence de rire des défauts & des imperfections d'autrui, nous en sommes tous remplis : souvent celui qui raille imprudemment son frère, sur une imperfection ou volontaire ou naturelle, donne lui-même matière à la plus ample censure de sa propre conduite.

Il est des personnes qui, ayant laissé échapper un bon mot, semblent mendier l'approbation de ceux qui les entendent, par un ris affecté ; c'est le vice familier d'un sot & d'un demi-savant : s'il est permis de rire, il est très-mal honnête d'éclater & de prolonger le rire au-delà des justes bornes d'une honnête modération. C'est le propre de l'insensé d'élever la voix en riant, dit le Sage ; que ceux qui perdent la respiration à force de rire, se jugent par cette règle. En général, le ris ne convient pas à l'homme sage, s'il n'est très-moderé.

La promenade est une autre espèce de divertissement qui contribue beaucoup à la santé ; lorsqu'on est en compagnie, il faut donner le milieu à la personne la plus considérable ; si l'on est deux, il faut lui donner la droite ; cette situation cependant ne doit pas changer quand on retourne sur ses pas.

Quand on est dans les rues, il faut placer la personne que l'on respecte du côté des maisons, lorsque le ruisseau se trouve au milieu de la rue, & si l'on se trouve deux, il faut donner la droite.

C'est un défaut assez commun aux jeunes gens, lorsqu'ils se promènent en public, de s'entre-lacer les bras, de marcher à grande pas, de sauter, de pousser ceux qui passent, de rire haut, & souvent au nez des personnes qu'ils rencontrent. Rien n'annonce plus sensiblement un esprit léger, ou un cerveau dérangé ; l'homme de bon sens, & qui sait ce qu'il vaut, ne doit jamais oublier au point de donner le spectacle d'une indécente familiarité ou d'une évaporation continuelle.

Lorsque l'on se promène avec des femmes, il faut leur céder toujours la droite, se conformer à leurs pas, ne point les fixer en les regardant de haut en bas, ni les gêner en s'en approchant trop près ; on doit aussi leur présenter la main quand elles veulent s'asseoir ou se relever ; avec elles surtout la modestie est indispensable, soit dans le discours, soit dans les gestes.

Le jeu est une autre espèce de divertissement, mais qui exige de grandes précautions. Il est bon d'observer, 1<sup>o</sup> que tout honnête homme doit s'interdire les jeux de hasard & ceux où les bonnes moeurs sont exposées : les lois divines et humaines s'accordent à les proscrire.

2<sup>o</sup> Les jeux d'exercice doivent toujours être préférés à ceux de séance & d'application; mais il faut y être modéré, & ne pas s'y échauffer outre mesure.

3<sup>o</sup> Il est dangereux de jouer gros jeu, parce que le jeu dégénère alors en passion, & devient la cause de mille dangers excès.

4<sup>o</sup> Les jeux les plus convenables à un homme sage sont le piquet, le quadrille, le tri, & autres qui ne sont pas jeux de hasard; le trictrac; & il faut observer lorsqu'on y joue avec une femme ou quelque autre personne qualifiée, de lui laisser les dames noires & de lui présenter le dé. Il en est de même pour le jeu de dames. Sans celui des échecs, il faut donner à la partie adverse les pièces de la couleur la plus brune.

5<sup>o</sup> On doit éviter, dans toute espèce de jeu, les emportements & les vivacités; rien n'est plus incivil & plus bas que de témoigner de la sensibilité quand on perd, ou une joie excessive quand on gagne; le jeu n'est pas un commerce où l'on ne doit s'occuper que du gain : être adroit au jeu, c'est laisser entrevoir une bassesse de sentiment in-

digne de tout homme qui pense : il ne faut cependant pas, évitant ce vice, être prodigue par complaisance ou par Vanité; mais il faut jouer selon toutes les règles du jeu, & pour se procurer de l'amusement.

6<sup>o</sup> Être fripon au jeu, est presque toujours une marque qu'on l'est en toute autre circonstance; car les caractères ne se manifestent jamais plus sensiblement que dans les parties de jeu : il est donc très-important de ne point abuser de la bonne foi des autres, & de conserver une exacte fidélité au jeu; c'est un vol & par conséquent une injustice.

7<sup>o</sup> On ne doit parler que très-poliment aux personnes qui ont commis quelques fautes dans le jeu, & ne prendre jamais un ton de maître vis-à-vis d'elles.

8<sup>o</sup> C'est une incivilité de chanter, de siffler, de parler à d'autres pendant qu'on joue, de battre des pieds, de remuer les mains, ou de faire quelques autres signes qui annoncent la passion.

9<sup>o</sup> Lorsque l'on est engagé avec des personnes sensibles à la perte & d'une humeur fâcheuse, il ne faut pas quitter la partie le premier, si l'on gagne, mais attendre que celui ou celle qui est en perte termine le jeu, & ne plus s'exposer à jouer avec ces sortes de caractères.

10<sup>o</sup> Tout homme qui se connaît sensible au jeu doit absolument s'en abstenir; il en est de même de celui qui a éprouvé par expérience qu'il perd plus souvent qu'il ne gagne.

110 On ne doit jamais fréquenter les maisons de jeux; ce sont des écoles de friponnerie, de blasphème, souvent même d'insultes & de querelles; on y expose son salut, sa réputation, sa Vie & sa fortune.

Le chant est un divertissement honnête, & même utile à la santé; mais il faut éviter avec soin de chanter ou d'écouter avec plaisir des chansons obscènes.

L'apôtre Saint Paul, dans deux de ses épîtres, ordonne aux chrétiens de chanter des psaumes & des hymnes à la gloire du Seigneur, & d'accorder dans le chant le cœur avec la voix, parce que ce sont les louanges du Très-Haut: il serait à désirer que les chrétiens appliquassent les règles de la musique aux paroles saintes des psaumes & des cantiques que l'on a traduits en langue vulgaire, pour l'intelligence du peuple; mais si on cherche dans la fable, ou dans les actions des héros, des morceaux dignes du goût & de l'art, on ne peut, sans blesser la sainteté du nom chrétien, y mettre des sentiments qui porteraient à la licence.

Ceux qui ont la voix belle & agréable ne doivent jamais s'en prévaloir, ni chanter en interrompant les autres, pour se faire admirer; il faut être fat pour indiquer à ceux qui écoutent, les endroits où la voix se fait entendre avec plus d'agrément & d'art; c'est une vanité méprisable de prélever

les applaudissements par des gestes approbateurs; on doit également se rendre à la première invitation que l'on fait de chanter.

Les grands gestes dans le chant, ne conviennent qu'à des acteurs. Quand un cercle privé, on doit conformer doucement les gestes aux paroles & aux gradations de la voix; car il serait ridicule d'être, en chantant, aussi immobile qu'une statue. Ce que l'on dit ici de la Voix, regarde aussi les instruments.

## CHAPITRE IX.

### Des Visites.

Vous sommes nés pour la société; les visites sont les liens ordinaires de cette société; & la bienséance exige qu'on ne se prive pas de la conversation des hommes pour se retirer dans la solitude.

Il est des visites nécessaires, prescrites par la justice & la charité; il est des visites de bienséance & d'utilité dont on ne peut raisonnablement se dispenser, lorsque l'on vit dans le monde; enfin, il est des visites absolument interdites aux chrétiens de tout âge & de toutes conditions.

La justice & la charité exigent que nous visitions nos parents malades, affligés, ou dans l'embarras d'une affaire épineuse; ceux avec les-

quels nous avons des différends, des querelles, & même des procès: l'Evangile nous en fait un devoir capital, lorsqu'il nous ordonne d'aimer nos ennemis. Le paganisme même regardait comme une vertu conforme à la grandeur de l'homme, la bienveillance envers ceux qui nous haïssent; la justice veut que nous rendions visite à nos supérieurs, pour leur témoigner le respect & la confiance qu'ils ont droit d'attendre de nous; la charité veut que nous visitions nos inférieurs pour les édifier, les consoler & leur procurer les services qui peuvent leur être utiles: imitons dans nos visites, la conduite de Jésus-Christ, notre chef & notre modèle: s'il va chez Zachée, c'est pour lui procurer le salut; s'il va chez Marthe, c'est pour lui rendre un frère chéri, en l'arrachant du sein de la mort; s'il entre dans la maison du Centenier, c'est pour opérer une guérison miraculeuse; toutes les visites de ce divin Sauveur sont marquées par quelques bienfaits. Il ne faut donc jamais en faire d'inutiles; quand on ne commettrait d'autres fautes, en allant ainsi de maison en maison, que la perte du temps, cela suffirait pour nous rendre sur cet article plus circonspecte. Les visites de bienveillance & d'utilité sont celles que l'usage a établies à certains jours de l'année dans diverses circonstances de la vie; on ne peut s'en dispenser sans afficher un ridicule outré: mais il ne faut pas confondre l'oïveté avec un motif de bienveillance.

Les visites pour affaires doivent être proportionnées, pour la durée, au sujet que l'on y traite; celles que l'on rend par une pure familiarité, par la vue seule de l'amusement, ne sont permises à un homme raisonnable, que lorsqu'elles ne consomment pas le temps destiné au travail.

On ne doit jamais rendre visite en négligé aux personnes de marque: il est même de la décence de n'aller chez ses amis qu'honnêtement vêtu.

Il ne faut pas, en rendant visite, s'annoncer par un grand bruit, soit en frappant rudement à la porte, soit en criant & appelant à haute voix.

Lorsque l'on charge quelqu'un de nous annoncer, on dit son nom en le faisant précéder de la qualification de Monsieur, Madame, ou Mademoiselle, si l'on est une grande personne, ou peu familier dans la maison.

Quand on rend une visite, & que l'on trouve la porte fermée, il ne faut pas heurter avec violence, mais frapper doucement, de manière cependant que l'on puisse se faire entendre; si, après avoir frappé deux ou trois fois, personne ne vient ouvrir, il faut s'en aller, & remettre sa visite à un autre moment. Lorsqu'au lieu de marteau posé sur la porte, on trouve le cordon d'une sonnette, on ne doit pas la faire sonner avec violence dans la crainte de la casser, & il faut laisser entre la première & la seconde fois que l'on frappe ou que l'on sonne, assez d'intervalle pour que le domestique puisse venir ouvrir.

Lorsque la personne à qui l'on rend visite est absente, on fait inscrire son nom chez le portier, s'il s'en trouve, ou sinon l'on se retire sans rien dire.

Dans les maisons où il n'y a ni suisse, ni portier, on peut charger quelqu'un de la maison, & même un voisin, si on le sait ami de la personne qu'on visite, de dire que l'on est venu; si néanmoins l'affaire était pressante, il faudrait prier la personne à laquelle on parlerait de faire sentir à celle qui est absente, qu'on a des choses d'importance à lui communiquer.

Quelque familier que l'on soit dans la maison, on ne doit jamais entrer dans un appartement sans avertir de quelque manière que ce soit, quand bien même on trouverait la porte ouverte.

Lorsqu'on attend dans une salle, c'est une incivilité de chanter, de siffler, de toucher les meubles, & regarder par la fenêtre.

C'est une grossièreté impardonnable d'entrer le chapeau sur la tête dans quelque maison que ce soit; & lorsqu'on entre dans les appartements des supérieurs, même pendant leur absence, le respect qu'on doit avoir pour tout ce qui leur appartient, exige que l'on soit & que l'on reste découvert jusqu'à ce que l'on sorte.

On ne saurait avertir trop fréquemment les enfants de ne porter la main sur aucune chose dans les appartements où ils se trouvent.

On salue de différentes manières. Première-

ment, en se découvrant de la main droite, ainsi qu'on l'a dit en parlant du chapeau: il faut fixer modestement la personne, & après avoir avancé quelques pas, s'incliner; il faut éviter de tirer le pied en se courbant, cette méthode est grossière: on doit, lorsqu'on plie le corps, avoir ordinairement une situation fixe, le pied droit un peu en avant, & le gauche un peu en arrière, mais près du droit: si l'on passe à côté de la personne qu'on salue, il faut glisser le pied en avant, sans bruit, du côté de la personne qu'on salue.

Si l'on salue toute une compagnie, il faut avancer quelques pas, saluer dans l'appartement, d'abord la droite, ensuite le milieu & la gauche, toujours en avançant quelques pas, si le terrain le permet.

Cette cérémonie doit s'observer même chez des personnes égales; il ne faut pas toutefois le porter à l'excès, ni mettre ceux que l'on visite à la gêne par des révérences ou trop affectées, ou trop répétées.

Secondement, on salue en embrassant la personne à qui l'on rend visite: ceci n'a lieu que parmi des égaux; car il ne convient pas à un inférieur de donner le baiser à un supérieur: on doit observer, dans les embrassements l'usage honnête des personnes polies.

Si, en entrant dans un appartement, on trouve la personne à qui l'on rend visite, occupée à parler à

D'autree, il ne faut pas l'interrompre brusquement, mais attendre qu'elle soit libre, & s'en tenir éloigné jusqu'à ce que ses affaires soient terminées.

C'est une faute contre la bienséance en visitant quelqu'un, ou en le rencontrant dans les rues, de lui parler de loin, & de lui demander, en criant, l'état de sa santé.

Les expressions doivent toujours être conformes à la qualité de la personne qu'on visite : il est trop familier de s'y tutoyer entre amis, & surtout publiquement; il faut donc s'interdire ces manières de parler : Comment te portes-tu? Comment va ta santé? Si l'on visite une personne au-dessus de soi, on doit se servir des expressions les plus respectueuses : Peut-on s'informer, Monsieur, de l'état de votre santé? Trouvez bon, Monsieur, que je m'informe comment vous vous portez? & autres choses semblables. On doit observer que ces questions ne se font pas aux personnes de la plus haute distinction; il faut s'avancer en silence, & attendre qu'elles parlent ou qu'elles interrogent.

Dans une visite, on ne doit s'asseoir qu'après en avoir été prié, & après avoir fini son compliment; ce serait une impolitesse de choisir les sièges les plus honorables & les plus commodes, en présence de personnes auxquelles on doit toute espèce de vénération & de déférence. Dans les appartements où il se trouve des fauteuils & des chaises, un

jeune homme ne doit pas prendre un fauteuil; & si on le lui offre, il commettrait une grande incivilité de s'y étaler avec une fastidieuse indécence, de l'approcher si près de la personne à laquelle il rend visite, que son haleine puisse l'incommoder; il n'appartient qu'au fat, à l'étourdi, de s'asseoir familièrement sur les sièges réservés aux personnes âgées.

Dans les visites que l'on rend, on doit éviter avec soin les longueurs; dès que l'on a satisfait aux devoirs de la bienséance, ou que l'on s'est acquitté de la commission dont on était chargé, il faut se retirer & ne pas distraire inutilement ceux à qui l'on rend visite : si l'on se trouve dans une compagnie nombreuse, il faut se retirer doucement, sans que l'on s'aperçoive de la sortie, & cela pour éviter le dérangement & l'embarras.

Quand la personne que l'on visite, quoique très-qualifiée, veut nous conduire jusqu'à la porte, ou de l'appartement, ou même de la rue, nous ne devons pas refuser cet honneur, mais il faut lui témoigner notre reconnaissance par les marques du respect le plus profond.

Faire attendre les personnes qui viennent nous visiter, c'est une incivilité très-grossière; & si l'on était retenu par quelque personne qu'on ne peut honnêtement congédier, ou par une affaire de conséquence, on doit charger une autre personne de la maison de les recevoir, & de

les entretenir jusqu'à ce qu'on puisse soi-même leur rendre les devoirs que la politesse exige en pareil cas : si on ne pouvoit leur tenir compagnie aussi longtemps que la politesse semblerait l'exiger, on devrait se dégager le plus honnêtement qu'il serait possible, sans déguiser même que l'on est sérieusement occupé.

On ne doit pas recevoir en robe de chambre la visite d'une personne de qualité, à moins qu'on ne soit surpris; dans ce dernier cas, ce serait une impolitesse de la quitter pour s'habiller; il faut lui faire excuse: entre égaux on peut se dispenser des mêmes égards.

Se que l'on nous avertit que des personnes de considération nous rendent visite, il faut tout quitter, aller les recevoir à la porte, & leur donner toutes les marques d'honneur qui leur sont dues, sans cependant les mettre à la gêne par trop de cérémonie; si elles entraient lorsque l'on est au lit, il ne faut pas se lever, car ce serait ériger en politesse la plus grande indécence.

On doit toujours offrir les premières places, même à ses égaux; ce qu'il ne faudrait cependant pas faire à l'égard d'un inférieur.

Lorsque quelqu'un arrive pendant le temps du repas, il faut le prier de se mettre à table, à moins que ses affaires ne le lui permettent pas; alors il faudrait abandonner la table pour le satisfaire sur ce qui l'aurait amené: au reste, on doit se garder de rendre des visites à l'heure des repas.

Il faut toujours reconduire jusqu'à la porte ceux qui rendent visite, & s'ils doivent monter en voiture, il ne faut pas rentrer qu'ils n'y soient placés; & lorsque ce sont des femmes, il faut leur présenter la main pour les aider à monter dans leur voiture.

Les hommes en place sont dispensés de ce cérémonial, leurs affaires les obligent de rester dans leur cabinet.

Lorsque, dans la visite que l'on reçoit, il se rencontre des personnes dont les unes restent, tandis que les autres s'en vont, on ne doit reconduire que celles dont le rang est assez distingué pour qu'on abandonne le reste de la compagnie en leur faveur. Quand une Dame se lève pour sortir, on doit tout quitter pour l'accompagner jusqu'à la porte de l'appartement, & même plus loin, si le respect l'exige.

Dans les visites du soir, il faut reconduire chez elles les dames que l'on aurait reçues chez soi, à moins qu'elles ne soient accompagnées suffisamment pour ne craindre aucune insulte ni aucun danger.

Si la politesse exige de ceux qui rendent visite qu'ils n'interrompent ni la conversation, ni le jeu, ni la lecture, elle veut également que ceux qui les reçoivent, s'il y a égalité de condition, n'abandonnent point ce à quoi elles sont occupées; mais on doit faire cesser toute partie de jeu,

tout discours, lorsque la personne qui entre est au-dessus de celle à qui elle rend visite; de son côté la personne qui arrive doit prier que l'on continue. Il faut observer que si la personne qui arrive a une affaire secrète à communiquer, celle qu'elle demande doit se lever après un court compliment, la conduire dans un appartement séparé, & ne pas trop hâter sa conversation, sous prétexte d'une partie agréable.

Dans les visites que les personnes d'une même famille, ou des amis, se rendent, tout le cérémonial consiste dans une politesse douce & réciproque; il en faut toujours bannir la gêne & l'air guindé.

## CHAPITRE X.

### Des Entretiens et de la Conversation.

Les personnes qui vivent dans le monde sont obligées par leurs affaires de se voir, de se parler mutuellement; mais ces entretiens fréquents, ces conversations de nécessité ou d'amusement, doivent toujours se ressentir de la circonspection, de la sagesse & de la modestie chrétienne.

Nous devons, dit le Sage, peser toutes nos paroles au poids de l'or, c'est-à-dire que comme nous attachons un grand prix à ce métal & que nous en usons avec beaucoup d'économie,

nous devons également estimer précieusement nos paroles; car, selon la remarque de l'apôtre Saint Jacques, un cœur pur & droit ne fournira que des discours honnêtes & vrais: de la bouche d'un homme corrompu il ne sort que des paroles de mort, des expressions sales & révoltantes; cependant l'apôtre des nations déclare que les mauvais discours portent la corruption dans le cœur.

Il n'est cependant pas d'action dans la vie où l'on se permette autant d'excès & de négligence que dans les conversations & les entretiens, il faut donc s'appliquer à connaître les règles que l'on y doit observer.

### ARTICLE PREMIER.

De la vérité et de la sincérité qui doivent toujours régner dans la conversation.

Le mensonge est un vice odieux; la vie des menteurs est une vie sans honneur, dit l'Ecclesiastique, ch. 20. v. 28, & la confusion les accompagne. Le monde même le plus licencieux a le mensonge en horreur: il nous ordonne de composer nos discours d'un oui ou d'un non; c'est-à-dire d'affirmer ce qui est vrai, & de nier ce qui est faux: la confusion est la peine ordinaire du

menteur; le plus léger mensonge ne saurait l'en garantir.

Sabid nous avertit que si nous voulons couler des jours heureux, nous devons éviter le mensonge, & le Sage ne craint point de dire qu'un voleur est moins coupable que celui qui ment par habitude, parce que ce vice est la preuve certaine d'un cœur déréglé: en effet, l'ange des ténèbres, qui est le prince du dérèglement, est aussi le père du mensonge.

Les équivoques sont des mensonges formels, d'autant plus condamnables qu'ils semblent mettre le menteur à couvert des reproches qu'il mérite, & confondre la vérité avec le mensonge.

Ce qui ajoute encore un nouveau degré de malice & d'opprobre à l'habitude de mentir, c'est que le menteur tombe souvent dans des indiscretions funestes à son prochain & à lui-même; si, pour sauver ou conserver sa réputation exposée par un mensonge, il faut joindre la perfidie à l'indiscretion, il ne balancera pas; il veut mentir, & ne pas passer pour menteur, le secret révélé d'un ami le sauve de la confusion, cela suffit: il répand ce qu'il avait juré de tenir secret; Voilà cependant où conduit l'habitude de mentir. Qu'arrive-t-il? on perd la confiance de tous ceux qui nous connaissent; nous perdons nos amis, & si nous en reste, ce sont ou des imprudents ou des perfides.

L'on ne réfléchit pas assez souvent sur les

suites & les effets du mensonge; il en est beaucoup qui tolèrent dans les enfants l'habitude de mentir quand ils ne se proposent que de s'excuser sur l'omission d'un devoir, sur quelques autres actions qui leur sont interdites: c'est les familiariser avec la dissimulation, vice d'autant plus dangereux qu'il paraît se rapprocher plus naturellement de la prudence.

Le déguisement dans les paroles est une production du mensonge artificiel, également proscrit par l'esprit évangélique & par l'honnêteté & la bonne éducation.

Est-il grossièreté plus impardonnable que celle de certaines personnes qui, dans une compagnie, parlent à l'oreille, ou se servent d'expressions que les autres ne peuvent entendre? Ce défaut est cependant très-commun parmi ceux qui se piquent d'une bonne éducation; d'autres, non moins incivils, parlent une langue étrangère qui n'est entendue que d'eux-mêmes.

Les nouvellistes de profession sont pour l'ordinaire de grands menteurs; si l'on ne veut pas leur ressembler, il faut ne jamais avancer de nouvelles qu'on ne soit sûr de leur exactitude, ou du moins les donner pour douteuses, si elles sont telles, & ne pas affecter une érudition déplacée, en les embellissant de narrations fausses.

On dirait à voir la conduite de la plupart des

hommes, qu'ils mettent leur gloire à se tromper mutuellement; cependant chacun se devrait faire une loi inviolable d'une sincérité à toute épreuve dans le discours, d'une exacte fidélité dans ses promesses, car rien ne rend plus méprisable que de manquer à sa parole.

Si l'honneur exige qu'on soit fidèle dans ses promesses, la prudence exige qu'on n'en fasse jamais sans en avoir prévu les suites; il vaut beaucoup mieux ne faire jamais aucune promesse que de s'exposer, si on ne peut les tenir, à passer pour un menteur, ou du moins pour un homme inconsidéré & léger.

La bonne foi doit être en tout temps l'âme de la conversation; le déguisement, même par plaisanterie, n'y est jamais permis.

## ARTICLE II.

Du respect que l'on doit conserver dans la Conversation pour tout ce qui a rapport à Dieu et à la Religion.

Il est des hommes qui se font gloire d'afficher dans leurs discours l'irréligion & l'incrédulité; la parole même de Dieu n'est pas à l'abri de leurs railleries, ils la tournent en des sens scandaleux, & quelquefois obscènes. Il faut éviter avec un soin extrême la société de ces hommes inquiets & téméraires; car les mauvais entretiens, dit Saint Paul, 1. Épître aux Corinthiens, ch. 15, v. 33,

corrompent les bonnes mœurs; & l'on peut ajouter de ces sortes de faux chrétiens, avec le Sage, que leur entretien est d'autant plus détestable, qu'ils se font du péché un jeu & un divertissement.

Les juréments, les blasphèmes, les imprécations, les termes grossiers, non-seulement doivent être bannis de toute espèce de conversation, selon cet avertissement de l'apôtre Saint Jacques, ch. 5, v. 12: Ne jurez ni par le ciel ni par la terre, ni par quelque autre chose que ce soit, mais contentez-vous de dire pour affirmer: Cela est; ou pour nier: Cela n'est pas; afin que vous ne soyez pas condamnés; mais on doit encore éviter avec soin l'entretien de ceux qui les ont souvent à la bouche; on en a même horreur dans un homme de la lie du peuple, à plus forte raison doit-on le haïr dans des personnes qui ont reçu une bonne éducation. Il est d'autres termes, qui en eux-mêmes ne signifient rien, mais dont cependant on doit s'abstenir, ainsi que de prononcer sans attention & à tout propos le saint nom de Dieu; le respect que tout chrétien doit avoir pour le Seigneur est ennemi de ces inattentions, de ces légèretés qui dégèrent souvent en indifférence, & quelquefois en une sacrilège habitude.

Les paroles obscènes, aussi bien voilées qu'on les suppose, sont interdites à tout honnête homme,

l'équivoque ne leur ôte pas l'infamie; le dessein d'amuser ceux que l'on entretient ne saurait les rendre innocents.

## ARTICLE III.

Il ne faut jamais parler dans la conversation au désavantage du prochain.

Celui qui médit de son frère, dit l'apôtre Saint Jacques, médit de la loi même; la bien-séance est d'accord en ce point avec le commandement de Dieu; & il est aussi impoli qu'il est peu chrétien de parler mal du prochain. La médisance, pour en être plus universelle & souvent plus fortement applaudie, n'est pas moins un vice qui décecle une âme basse, jalouse, curieuse & pleine de ce fiel de la haine ou de la vengeance; le rapport n'est pas moins odieux; & lorsque l'on entend un mot médisant, il ne faut jamais le relever; il faut, au contraire, excuser toujours celui que la médisance attaque & déchire, & envisager toujours du côté favorable au prochain ce que l'on entend raconter de lui.

C'est une petiteesse d'esprit & une lâcheté de médire de quelqu'un, de l'attaquer dans la conversation, lorsqu'il est absent.

On doit aussi éviter dans la conversation les parallèles injurieux, humiliants, ou qui pourraient

l'être par les circonstances. C'est une impertinence de dire devant un boiteux, borgne, bossu, ou disgracié de la nature, par exemple, un tel est boiteux, bossu, ainsi du reste: il faut encore moins rappeler aux personnes présentes les fautes qu'elles auraient commises, ou les désagréments qu'elles auraient essuyés: ce serait les humilier.

Lorsqu'on se trouve avec des femmes déjà un peu âgées, il ne faut pas leur parler de leur âge, en rappelant des faits éloignés, ou en les comparant à des femmes plus jeunes.

Les injures, les paroles piquantes, le ton dédaigneux, sont tout-à-fait opposées à l'esprit de Jésus-Christ, qui dit dans l'Évangile que celui qui traitera son frère de fou, se rendra digne du supplice éternel; & la bien-séance proscriit jusqu'au ton ironique.

Pour que la raillerie soit permise, elle ne doit donc jamais attaquer les choses saintes, les défauts naturels, la réputation, le mérite, encore moins ceux qui sont morts.

La raillerie peut être innocente, mais de quelles précautions ne doit-on pas l'accompagner? il est si difficile de ne pas violer les règles saintes de la charité & de la bien-séance, qu'il serait à désirer qu'on n'en fit jamais usage.

Elle peut cependant quelquefois servir à l'agrément de la conversation; mais on doit en bannir l'affectation, la puerilité, comme aussi les trivialités,

les redites & les longueurs; la raillerie doit éclairer l'esprit en l'égarant: dès qu'elle n'a pas un but fixe, elle devient insipide & inutile.

Les railleurs de profession sont généralement hâtes: si quelquefois ils plaisent, plus souvent encore ils fatiguent, irritent ou ennuiant.

---

#### ARTICLE IV.

Des fautes que l'on commet en parlant inconsidérément.

Parler inconsidérément, c'est parler sur toutes choses sans faire attention à ce que l'on dit; c'est parler lorsqu'on doit se taire, ou dire des choses inutiles & puériles. Les grands parleurs sont presque toujours inconsidérés dans leurs discours; la démangeaison de parler fait débiter des sottises, & dans un grand nombre de paroles, il est rare de n'y pas compter des fautes considérables. Ainsi, pour suivre l'avis du Sage, il faut mettre la main sur la bouche, si l'on n'a pas assez d'intelligence pour parler à propos ou pour entendre ce que les autres disent. Il faut distinguer & observer le temps où l'on peut dire son mot sans indiscretion; car c'est un signe d'imprudencce & de légèreté de discourir toutes les fois qu'on sent quelque envie de parler. Il faut aussi, selon l'avis de Saint Paul, que toutes nos

paroles soient accompagnées de grâces, & assaisonnées de sel, afin de n'en proférer aucune que l'on ne sache pourquoi & comment on l'a proférée; enfin, il ne faut parler que de ce que l'on connaît, & toujours se taire sur ce que l'on ignore.

Lorsque quelqu'un s'emporte au point de dire des choses disgracieuses, il ne faut pas riposter par des grossièretés; mais il faut tourner les choses en plaisanterie, ou se taire, ou enfin se retirer.

Le cœur des insensés, dit le Sage, est dans leur bouche, et la bouche des sages est dans leur cœur; cela veut dire que ceux qui parlent beaucoup & avec peu de circonspection déclinent l'état intérieur de leur âme, & que le sage au contraire annonce ce qu'il est par ses discours.

On doit plus écouter que parler avec les vieillards sages & les personnes éclairées; le babil d'un jeune homme dans ces rencontres est une incivilité outrée.

C'est le propre d'un esprit sans consistance de se répandre sans cesse en discours inutiles; d'user de longues périphrases, pour dire des choses que l'on doit exprimer d'une manière concise; d'embarrasser le principal objet de tant d'incidentes, qu'on peut à peine y retourner soi-même & y rappeler les autres.

Il est aussi ridicule que déplacé de parler sans cesse de ses actions, de soi-même, de sa naissance, de sa fortune, & de se comparer à celui-là & à

cet autre; les comparaisons sont toujours odieuses. Peut-on en effet supporter ces airs de présomption et de confiance, qui tendent presque toujours à donner une médiocre idée de ceux qui les affectent? Je n'agis pas ainsi, une personne comme moi, dans le poste où je suis, etc., & beaucoup d'autres expressions aussi plates que ridicules, doivent être bannies du commerce ordinaire de la Vie.

Il est des gens qui se mettent en parallèle avec les personnes de la plus haute distinction, en se nommant avec elles, & allant de pair dans les actions où souvent ils n'ont aucune part: Nous fimes telle chose, nous allâmes en tel endroit: on doit dire: Monsieur fit cela, me conduisit, etc.

Il ne faut jamais parler désavantageusement de qui que ce soit, & en termes bas & populaires; il faut encore moins user de ceux qui marqueraient du dédain ou du mépris: il en est beaucoup qui dans l'éloge qu'ils font ou qu'ils entendent faire de quelqu'un, ajoutent malignement un mais; ce mot détruit presque toujours l'estime & la bonne opinion, & il faut être peu instruit des règles de la charité chrétienne & de celles de l'honnêteté pour le placer dans le discours où l'on parle des autres.

C'est un étourderie & un manque de savoir vivre d'appeler quelqu'un dans les rues, ou par une fenêtre, ou au bas d'un escalier.

Il ne faut pas demander brusquement à une personne de considération: Comment vous portez-vous?

mais on doit le faire plus poliment, en disant: Monsieur, oserai-je m'informer de l'état de votre santé? ou se servir de quelques expressions d'usage. Si l'on est interrogé, on doit répondre avec la même politesse; par exemple: Vous me faites, Monsieur, beaucoup d'honneur, je suis fort reconnaissant de vos attentions.

Lorsqu'on est incommodé, il ne faut pas se trouver en compagnie, ou garder le silence sur ses infirmités, & ne point ennuyer les autres par des plaintes languoureuses. Il n'est pas plus honnête de parler sans cesse à un animal familier qu'on aimerait, en présence même de ses amis; on ne pardonnera pas même aux femmes ce fort entretien, quoique l'on accorde beaucoup à leur faiblesse & à leur Vanité.

Une autre espèce d'hommes ennuyeux & impolis est celle des Voyageurs, qui ne parlent que de leurs aventures, des pays qu'ils ont vus & parcourus, des dangers vrais ou prétendus tels, qu'ils ont courus, & qui ne cessent de répéter cent fois les mêmes choses.

## ARTICLE V.

## Des Éloges.

Qu'un autre vous loue, et non votre propre bouche, dit Salomon, Proverbes, 27, 2; que ce soit un étranger, et non vos propres lèvres.

C'est en effet de tous les travers de l'amour-

propre le moins supportable; un homme qui ose faire son éloge, fait assez connaître qu'il n'en mérite aucun. Ainsi il ne faut jamais parler avantageusement de soi-même; mais aussi ne faut-il point taire les louanges dues au mérite ou à la Vertu, observant d'en écarter tout ce que l'adulation & la flatterie pourraient y mêler.

On doit recevoir modestement les éloges, & ne jamais les mendier; ce serait une sottise modeste de se mettre de mauvaise humeur contre les personnes dont on reçoit des applaudissements, surtout s'ils sont mérités par quelque action dont on ne peut se dissimuler à soi-même la bonté naturelle. Il est des hommes qui s'offensent des louanges que l'on donne aux autres, ou qui les affaiblissent par d'odieuses restrictions; il faut éviter ce défaut, & ajouter toujours aux éloges des autres. Il n'est pas cependant de la sagesse de donner à qui que ce soit, présent ou absent, des louanges excessives, ni de blesser la Vertu en voulant préconiser les autres.

Si l'on entend faire des éloges de ses parents, on ne doit pas y ajouter, mais témoigner sa reconnaissance & applaudir modestement.

Ceux qui, en faisant quelques présents, sont assez peu circonspects pour vanter le don qu'ils font, perdent une partie de la générosité; & ceux qui, en recevant un présent, le méprisent, méritent de n'en jamais recevoir, & prouvent qu'ils sont imprudents & mal élevés.

On ne doit pas louer toutes choses par une surprise accompagnée d'exclamation: c'est faire sentir qu'on n'a jamais rien vu.

En général, il faut être réservé, économe dans la distribution des louanges, envisager toujours les choses, apprécier ce qu'elles valent pour les estimer, & les louer selon les règles de la prudence & du discernement.

---

#### ARTICLE VI.

Comment on doit interroger, répondre et dire son sentiment.

Rien n'est plus insipide, plus importun, que l'entretien de ceux qui font des questions éternelles sur les choses les plus indifférentes, & sur celles qu'ils devraient toujours ignorer.

La bienveillance ne permet que très-rarement de proposer des questions aux personnes d'un rang élevé; & lorsqu'on est obligé, par les affaires & les circonstances, de les interroger, il faut le faire avec les termes les plus honnêtes & les expressions les plus respectueuses.

Il est des personnes qui, à chaque phrase de leur discours, demandent si on les entend, si l'on conçoit ce qu'elles disent; rien n'est plus indécent: on doit achever ce qu'on a à dire, et si la personne à qui l'on parle n'a pas entendu on

compris ce qu'on lui disoit, il faut le répéter avec douceur et sans témoigner d'humeur. L'on n'est pas entendu souvent parce que l'on s'enonce mal, ou parce que l'on se sert de termes obscurs, inutiles ou équivoques.

La bienséance exige que l'on ne s'informe pas, en entrant dans une compagnie, de ce que l'on y a dit, et si l'on ne peut suivre le fil de la conversation, faute de connaître le sujet, il faut en demander poliment une explication succincte, si on le peut, sans distraire la compagnie; mais si l'on prévoit qu'une semblable explication puisse jeter les autres dans une répétition ennuyeuse ou embarrassante, on doit se taire, et attendre que l'occasion se présente de s'en informer sans gêner qui que ce soit: les enfans font souvent répéter ceux qui parlent; c'est une étourderie qui tient de l'incivilité, & dont il faut les corriger ou les garantir.

Cependant, il est de la politesse d'instruire brièvement du sujet de la conversation ceux qui surdiennent dans la compagnie.

Il est plus incivil encore de demander à une personne ce qu'elle a fait ou ce qu'elle doit faire.

Il ne faut point prévenir la question qui l'interrompt pour faire parade d'une facilité singulière à répondre sur toutes choses; cela sent l'esprit faible.

Dans les réponses affirmatives & négatives que l'on fait, il est de l'honnêteté d'ajouter aux

particuliers oui & non, le mot de Monsieur, Madame, Mademoiselle, si l'on parle à un étranger, supérieur ou égal, & celui de mon père, ma mère, mon frère, ma sœur, etc., si l'on parle à ses parents.

Ce serait une grossièreté impardonnable, étant obligé de contredire quelqu'un, de le faire en disant: Cela n'est pas vrai, vous mentez, vous ne savez ce que vous dites, vous en imposez: ces expressions sont indignes d'un homme bien élevé; on doit toujours chercher à déguiser la dureté de la contradiction sous des termes polis: on peut dire à une personne qui se trompe: Monsieur, permettez-moi de vous dire que vous vous trompez, on vous a mal informé, etc.

On ne doit donner son avis en pleine compagnie que quand on en est prié; les jeunes gens moins encore que tout autre: il faut le faire modestement, & ne pas affecter un ton décisif. Si cet avis est contredit universellement, on doit se taire, & ne pas le défendre avec opiniâtreté; si l'on croit qu'il est juste, exact et prudent, on peut exposer les preuves qui en constatent la vérité; mais il convient d'éviter tout entêtement et toute préoccupation.

On ne doit se départir d'une modeste fermeté que lorsqu'on attaque la Religion, les mœurs ou la réputation du prochain.

## ARTICLE VII.

Des Règles qu'on doit observer dans les disputes et lorsqu'on est obligé de reprendre.

L'Apôtre Saint Paul exhorte son disciple Timothée à fuir les disputes de mots : l'esprit de contention & de dispute est entièrement opposé à la douceur évangélique : la bienveillance le proscriit de toutes les assemblées.

La dispute prend ordinairement sa source dans la présomption & la fausse idée que l'on se forme de son propre mérite; il est des caractères qui s'opposent perpétuellement au sentiment des autres, & à qui, pour entrer en dispute, il suffit de voir une opinion suivie par le grand nombre; cette manie déshonore & rend odieux : il faut donc être toujours assez prudent pour ne pas contester sans sujet & pour le plaisir seul de disputer. Quand on se trouve obligé de disputer en faveur d'une vérité combattue, il faut le faire modestement, car la bouche sur les lèvres de laquelle repose la douceur, dit le Sage, multiplie les amis & gagne les ennemis.

Les grands paroleurs sont ordinairement de grands disputeurs; le seul parti qu'on doit prendre avec eux, est celui du silence; les contredire, c'est les échauffer & les animer à la dispute : un

homme sage ne doit jamais se compromettre avec de pareils esprits contentieux.

Les disputes sont plus fréquentes dans les écoles que dans les cercles du monde, mais en quelque endroit que l'on se trouve, il est important de ne s'opiniâtrer jamais dans son sentiment, surtout si l'on n'est pas absolument exact; & dans le cas même où il serait vrai en tout, il faudrait, après l'avoir défendu, se taire, si l'on continuait à le combattre.

Il n'est jamais permis d'interrompre qui que ce soit dans la conversation ou dans la dispute, de recommencer la narration que l'on entend, de la reprendre, sous prétexte de la rendre plus claire & plus exacte; si l'on a des observations à faire, il faut attendre que la personne qui parle ait fini son discours pour les proposer.

C'est une impolitesse de reprendre d'autorité celui qui s'est mépris; & lorsque l'erreur est si manifeste qu'on ne peut la dissimuler, on doit attendre que la personne qui l'a avancée se rétracte elle-même; & si elle s'obstine à la défendre, on peut alors, mais poliment, lui faire sentir son défaut : au reste, cela ne doit se pratiquer qu'entre des personnes égales.

On ne doit jamais rougir d'une correction équitable; une personne qui fait une faute dans la conversation donnerait l'exemple d'une obstination déplacée si elle prenait en mauvaise part les observations qu'on lui ferait pour la redresser & lui faire connaître son erreur.

## ARTICLE VIII.

## Des bonnes ou mauvaises manières de parler.

Le compliment a pour objet ou un avantage flatteur arrivé à quelqu'un, ou quelque triste accident qui lui est survenu, ou un bienfait reçu, ou quelque grâce réclamée.

Dans les compliments de condoléance sur la mort d'une personne chérie, ou sur la perte d'un bien considérable, d'un procès, il ne faut pas trop parler de la chose qui afflige, mais se borner à engager, par les moyens les plus efficaces, la personne affligée à mettre des bornes à sa douleur.

Il est un genre de compliments qui ne sont néanmoins que peu sincères, & dont l'art & l'adulation forment la base : ils ne doivent convenir à qui que ce soit, parce qu'ils cachent presque toujours un cœur double & méchant.

On doit éviter l'affectation dans les compliments ; il ne faut jamais s'écarter du naturel, si l'on veut qu'ils soient agréables ; la prolixité, l'emphase en doivent être bannies.

Cette maxime du Sage, on ne doit louer personne avant la mort, ne signifie pas qu'on ne doit jamais faire de compliments ni louer quelqu'un ; mais elle insinue qu'on ne doit jamais accabler les personnes de compliments, parce qu'

ceux qui les donnent manquent souvent de sincérité, & ceux qui les reçoivent d'une modestie assez parfaite pour ne pas tirer vanité des louanges.

Celui qui reçoit des compliments doit y répondre modestement, sans marquer trop de satisfaction ni trop d'indifférence.

Il faut se servir, dans le langage, de termes clairs, usités, exacts & propres au sujet que l'on y traite : dans le discours familier, l'expression recherchée devient ridicule ; & un homme de style ampoulé est assommant & ennuyeux ; il ne faut pas cependant s'écarter de la pureté de la langue française, ni s'approprier des termes bas & populaires, ni dans une expression particulière, multiplier les mots & les mal adapter. Par exemple, rien n'est plus ridicule de dire : Voyez voir, pour considérez, voyez ; sortez ce cheval de l'écurie, pour faites sortir ce cheval ; montrez-moi voir, pour donnez, que je voie ; & mille autres expressions qui dénotent un défaut d'instruction.

Lorsque l'on raconte une histoire, ou que l'on rend compte d'une commission, il faut s'abstenir de certaines parentés ridicules, ou termes impropres, tels, par exemple, que ce dit-il, ce dit-elle, or ça, il m'a dit comme ça.

Les termes impératifs qui indiquent l'ordre ne peuvent être d'usage qu'à l'égard des domestiques ; ainsi on ne doit pas dire à son égal : Faites cela, allez en un tel endroit, donnez-moi cela ;

mais il faut dire : Je vous prie de faire cela ; ou ayez la bonté de me donner cela.

Se tutoyer est une grossièreté que l'usage & la politesse de la langue française bannissent de toutes les conversations ; on doit même ne le pas faire à l'égard des domestiques, & ne le pas souffrir dans les enfants.

### CHAPITRE XI.

#### De quelques autres Règles de la Bien-séance.

Lorsqu'on présente ou qu'on reçoit quelque chose, il faut faire une inclination médiocre & approcher la main de la poitrine, sans cependant la toucher ; il ne faut rien donner ni accepter en passant la main ou allongeant le bras devant quelqu'un ; mais la bien-séance veut qu'on le reçoive ou qu'on le présente par derrière, & si la personne est trop éloignée, & qu'il n'y ait pas de domestique, prier celle qui est la plus voisine de vouloir bien passer la chose qu'on demande ou que l'on donne.

Si une personne laisse tomber son mouchoir de poche ou autre chose, il est de la politesse de le relever avec empressement & de le lui remettre aussitôt.

Dans la Ville, on ne doit saluer que ceux que l'on connaît, & les personnes distinguées par quelque marque honorable ; à la campagne, il est assez d'usage de saluer tout le monde. On doit

se tourner dans le chemin ou la rue, quand la personne qui passe est au-dessus de nous, & lui donner le côté des maisons.

Il ne faut jamais demander à quelqu'un : D'où venez-vous ? où allez-vous ? C'est une curiosité impertinente.

C'est une incivilité de se retourner en marchant, ou de s'arrêter pour regarder une personne, d'examiner si elle salue ; & l'on ne saurait excuser la liberté que quelques-uns se donnent de critiquer la démarche, l'habillement & le maintien des autres.

Quand on se chauffe, il faut être assis ou debout, ne point s'appuyer sur la cheminée, encore moins y tourner le dos. On ne doit pas davantage se placer devant le feu de manière à ce que les autres ne puissent s'en approcher.

C'est une marque d'oisiveté de remuer sans cesse le bois ou les tisons, de badiner avec les pincettes, avec les écrans ou autres instruments propres au foyer : c'est au maître de la maison à présenter les écrans ; ce ne serait pas, au reste, une incivilité que l'étranger les offre.

Il ne faut jamais courir dans les rues, mais on doit composer le pas de manière qu'on ne marche ni trop vite ni trop lentement ; c'est une étourderie de regarder sans cesse de côté & d'autre en marchant, d'examiner à chaque pas ce qu'on voit.

Dans les voyages, on doit être complaisant & commode, & ne pas témoigner de mauvais

humeur pendant la route, ni ennuyer par des plaintes continuelles ceux avec qui l'on voyage.

Quand on monte dans un carrosse avec des personnes de marque, il ne faut pas prendre le fond de la voiture, qui est la place d'honneur; on ne doit s'y placer que quand on l'ordonne: quoique, dans les voitures publiques, on puisse, sans impolitesse, occuper la première place, si l'on est inscrit de ces premiers sur la feuille, on doit néanmoins l'offrir & la céder aux femmes, aux personnes âgées ou incommodées: on est bien dédommagé de la gêne par la satisfaction que tout homme bien élevé ressent lorsqu'il est obligé.

Dans une voiture particulière où il se trouve une personne qualifiée, il faut en descendre le premier pour lui présenter la main; & ne jamais la gêner avec les pieds, ni crier par la portière. Un jeune homme doit toujours se tenir sur le devant du carrosse; le fond est destiné aux personnes distinguées par l'âge ou la condition.

Il n'est pas honnête de monter en carrosse ou à cheval devant une personne à qui l'on doit du respect & de la vénération, à moins qu'elle ne le permette. Quand on voyage à cheval avec une personne de cette qualité, il ne faut jamais la précéder, à moins que ce ne soit pour traverser un gué ou un bourbier; en toutes choses on doit l'honneur à qui est dû l'honneur, & entre égaux, il faut toujours se prévaloir par une mutuelle politesse.

Lorsqu'on voyage avec des personnes respectables, on doit être complaisant & prévenant, ne se plaindre jamais en leur présence, soit des lits, soit des repas, & c'est à l'aubergiste qu'il faut porter ses plaintes. Du reste, il est ridicule d'exiger dans une hôtellerie les commodités que l'on trouve chez soi.

Si l'on arrive que l'on soit obligé de coucher dans la chambre d'une personne distinguée, on ne doit se mettre au lit que quand elle est couchée, & ne faire aucun bruit pendant la nuit: il faut également se lever le premier, pour ne pas paraître à ses yeux en déshabillé.

Quoique la bienséance n'exige jamais que l'on recherche par politesse toutes les incommodités du voyage, il ne faut pas pour cela affecter de choisir dans les auberges toutes les aisances & en priver les autres.

## CHAPITRE XII.

### Des Lettres.

On écrit à ses supérieurs, ou à ses égaux, ou à ses inférieurs; pour les premiers, il faut se servir de termes respectueux; à l'égard des seconds, on doit employer des termes polis, mais affectueux, & envers les derniers, conserver toujours le ton de supériorité que l'on a sur eux: on doit assortir le style aux différents sujets que l'on doit traiter.

Quand on écrit à un grand, à un ministre, à un député, il faut placer le mot de Monsieur le Ministre, à trois doigts du haut du papier, & commencer la lettre plus bas que le milieu du même papier. Si l'on écrit à un évêque, on doit mettre en tête de la lettre le mot de Monseigneur, & avoir soin de mêler le terme de votre grandeur, de façon que l'on ne soit pas obligé de répéter trop souvent le mot vous.

Il faut toujours écrire ses lettres sur une feuille double de papier; c'est une impolitesse d'écrire une lettre sur un feuillet simple, même lorsqu'il s'agit d'un billet.

Les enfants ne doivent jamais manquer d'écrire à leurs parents au nouvel an & à l'époque de leur fête.

La politesse leur fait un devoir d'écrire à l'avance, afin que les lettres parviennent la veille, ou, au plus tard, le jour.

On ne doit jamais envoyer de lettres à des personnes un peu distinguées, sans les mettre sous enveloppe, & l'on doit observer de n'affranchir jamais le port; encore mieux de mettre port franc sur l'adresse. L'on n'affranchit que les lettres adressées à des personnes peu aisées. Si cependant on chargeait la personne à laquelle on écrit de commission, ou que l'on joignit à la lettre plusieurs papiers, il faudrait en ce cas l'affranchir.

La date des lettres se met au bas,

sur la gauche de la signature. Quand on écrit à quelqu'un au-dessus de soi, il ne faut pas mettre: Je suis avec considération, ce terme ne convient qu'à un supérieur à l'égard d'un inférieur, parce qu'il emporte avec lui une marque de supériorité & de pouvoir; mais on doit écrire: Je suis avec respect, ou très-respectueusement. Quand on écrit à ces mêmes personnes, il ne faut pas se servir de pain à cacheter; mais de cire rouge, ou noire si on est dans le deuil. On doit encore bien se garder de plier en une ou plusieurs colonnes les lettres qu'on leur envoie, et d'écrire sur les quatre côtés de la feuille de papier. En général, les lettres adressées aux grands doivent être concises; & si l'on a des affaires importantes à leur communiquer, il faut le faire par mémoire; on ne doit pas les charger de faire des compliments à d'autres.

---

#### De la conduite que les enfants doivent tenir dans les Églises

Si les chrétiens réfléchissaient sur la sainteté de nos temples, ils s'y comporteraient avec plus de décence & de respect: ils sont saints, parce que Dieu les remplit de sa présence, comme il l'annonce lui-même dans

le propjèt Régée, chap. 2. Je remplirai cette maison de gloire, j'établirai la paix dans ce lieu. *Ite* sont sainte, parce que l'on y trouve la source de toutes les grâces, parce que l'on y distribue la parole de Dieu; enfin, parce que le Seigneur a formellement promis d'y écouter favorablement ceux qui vont y solliciter ses miséricordes. Mes yeux sont ouverts, et mes oreilles attentives aux prières de celui qui les fera dans le temple. 2. Paralipomènes. Jésus-Christ déclare dans l'Évangile, Marc, II, que sa maison est une maison de prière; ce n'est point l'édifice matériel que nous respectons: les pierres qui le composent, dit Saint Bernard, sermo premier sur la dédicace, n'ont de sainteté qu'à cause de nos corps; & qui doute, ajout ce père, que nos corps ne soient sainte, puisqu'ils sont les temples habités de l'Esprit-Saint? Si les juifs charnels étaient pénétrés du plus profond respect lorsqu'ils entraient dans leur temple, figure noble, mais bien imparfaite des nôtres, nous qui possédons dans nos églises la réalité même, Jésus-Christ présent sur nos autels, pouvons-nous, sans commettre les plus sacrilèges irrévérences, nous y comporter moins respectueusement? Si la foi était moins affaiblie parmi nous, serait-on obligé de donner aux enfants des leçons de modestie, de leur tracer la conduite qu'ils doivent

tenir dans le lieu saint? L'exemple de leurs parents devrait suffire pour les instruire du respect qui est dû à la maison du Seigneur; mais comme l'on voit, avec douleur, la plupart des pères & mères négliger un point si important du culte religieux, on a cru qu'il serait utile de donner ici les règles qu'on doit faire observer aux enfants lorsqu'ils sont dans l'église.

1<sup>o</sup> On ne saurait trop fortement blâmer les mères qui portent à l'église des enfants encore au maillot. C'est les exposer à interrompre le service divin par leurs cris, par leurs besoins; & quelle attention les mères elles-mêmes peuvent-elles apporter aux prières publiques, étant sans cesse occupées d'un autre objet?

2<sup>o</sup> On ne doit jamais conduire les enfants à l'église dans un négligé avec lequel on n'oserait les produire dans les compagnies.

3<sup>o</sup> Il faut les avertir, avec Saint Basile-le-Grand, sur le psaume 28, n<sup>o</sup> 3, que le Seigneur pénètre l'esprit & le cœur de ceux qui entrent dans l'église: ainsi on doit remplir leur âme d'une frayeur religieuse & les exhorter à se purifier des fautes qui pourraient les rendre indignes de paraître en la présence du Très-Haut, en prenant avec respect l'eau bénite qui est ordinairement placée à l'entrée de l'église: ce serait une irrévérence marquée de souffrir que, par étourderie, ils plongassent la main dans un bénitier & s'amussent à se jeter

l'eau bénite mutuellement à la tête ou sur les habits; on doit seulement y plonger le bout du doigt & faire le signe de la croix, comme il est dit dans le Catechisme; il serait bon même de leur faire apprendre ce Verset du Psalme 50 : Lavez-moi pleinement de mon péché, et purifiez-moi de mon iniquité; ou cet autre Verset du même Psalme : Purifiez-moi avec l'hyssope, et je serai pur; lavez-moi, et je deviendrai plus blanc que la neige.

4<sup>o</sup> Dès que les enfants sont entrés dans l'église, il ne faut plus leur permettre aucune question, à moins qu'elle ne soit relative à la célébration de l'office divin. Ils doivent se mettre à genoux & faire une courte prière, ensuite se placer, s'il est possible, dans un endroit où ils puissent voir les cérémonies & entendre distinctement la parole de Dieu. Si en allant de la porte à leur place, ils sont obligés de passer devant le Saint-Sacrement, ils doivent fléchir le genou; devant les autels, il suffit de s'incliner profondément; mais il ne faut saluer que médiocrement les personnes devant lesquelles on est obligé de passer; ce serait le comble de l'irrévérence de pousser, d'écartier avec effort ceux qui se trouvent sur le passage; on doit les prier doucement de se ranger, ou si la foule est trop grande, il faut attendre l'occasion de pénétrer plus avant sans murmurer. Aussitôt que les enfants sont arrivés à leur place, on ne

doit pas les laisser courir çà & là dans l'église, soit pour s'attrouper, soit pour parler aux personnes qu'ils connaissent, encore moins pour jouer avec les cordes des cloches, ou troubler les ministres dans leur sacrifice.

5<sup>o</sup> Comme l'esprit des enfants est incapable de cette attention sérieuse qui éloigne les distractions, il faut leur mettre en main un livre, dans lequel soient contenus les offices qui se disent dans l'église, afin qu'ils se joignent aux fidèles dans le chant des psaumes & des hymnes, s'il est d'usage dans leur paroisse que le peuple unisse sa voix à celle des ministres: on suppose que les parents les ont instruits de tout ce qui se dit ou se chante: car ce ne serait point le moment de leur apprendre ce qu'ils doivent en savoir lorsqu'on est occupé au service divin: il faut les accoutumer de bonne heure à se tenir dans une posture édifiante & recueillie, à ne point tourner la tête de côté & d'autre, à ne s'occuper enfin que de ce qui se passe à l'Autel.

6<sup>o</sup> La Messe est l'acte le plus auguste de la Religion: avec quel profond respect ne doit-on pas y assister! Sans les messes basses, il ne faut pas souffrir que les enfants soient assis, ils doivent se tenir debout ou à genoux, à moins qu'ils ne soient incommodés: aux grandes, c'est un usage assez universel de s'asseoir pendant le Kyrie, le Gloria in excelsis, l'Épître & le Graduel;

hors de ce temps, il faut se tenir debout, & pendant tout le Canon jusqu'après la communion du Prêtre, il seroit indécent de n'être pas à genoux, excepté le cas de nécessité. Dans les églises où il y a des orgues, il arrive assez souvent que les enfans sautillent ou donnent des signes de joie en remuant les jambes, en se frottant les mains, en se retournant du côté de l'orgue, en dansant sur leurs chaises : il faut leur faire sentir combien ces indécentes irritent le Seigneur, & que la joie sainte que le chant des psaumes & des hymnes répand dans l'âme ne doit jamais faire sortir le chrétien de l'état de tremblement & de frayeur qu'inspire la présence de Dieu à ceux qui ont une juste idée de sa grandeur & de leur bassesse. Quelquefois ils s'endorment : si c'est par ennui, il faut les réveiller doucement ; si c'est par accablement, il faut les reconduire chez eux ; d'autres fois ils mangent, c'est une irrévérence de plus grossière. N'avez-vous pas des maisons, dit Saint Paul, première Epître aux Corinthiens, chap. 2, pour manger et pour boire, ou méprisez-vous l'Église de Dieu ? La nécessité ne peut excuser, puisqu'en ce cas il faudroit sortir de l'Église.

7° Il faut accoutumer les enfans à écouter attentivement la parole de Dieu ; les empêcher de dormir pendant le Sermon ou le Prône ; les reprendre sévèrement lorsqu'ils affectent de regarder fixement le Prédicateur, de lire quand on prédiche, de touffer,

de cracher & de se moucher pendant le discours, de se lever sur les pieds ou sur leur chaise pour considérer l'auditoire.

8° On doit leur inspirer un respect religieux, non-seulement pour les prêtres du Seigneur, pour toutes les cérémonies établies par l'Église, mais encore pour tout ce qui a un rapport direct ou indirect au culte divin. On doit quelquefois de bonne grâce s'appuyer indécentement sur les autels, ou s'asseoir dans les confessionnaux ; entrer, sans nécessité, dans les sacristies ; porter la main sur les ornemens, ou autres objets destinés au service divin ; il faut les corriger avec sévérité quand ils tombent dans ces fautes, & leur répéter souvent ces paroles de Saint Paul, première Epître aux Corinthiens, chap. 3 : Dieu perdra celui qui aura violé son temple.

9° Dans les églises où il est d'usage d'aller à l'offrande, les enfans doivent y aller les derniers, & avec beaucoup de modestie, faire une profonde inclination avant de baiser la Plaque ; & après l'avoir baisée, retourner à leur place, sans tourner les yeux à droite ni à gauche.

10° Il est indécent de sortir de l'église avant que le prêtre qui a célébré la Messe ne soit rentré dans la sacristie, & si c'est après Vêpres, avant que l'office ne soit entièrement terminé.

11° On peut se tenir assis pendant les Vêpres, mais chaque fois que l'on dit Gloria Patri, il

faut s'incliner; on doit observer de ne s'asseoir que quand le premier psaume est commencé, & de se tenir debout pendant le Magnificat, les Oraisons, le Nunc dimittis, à Complies, & l'antienne de la sainte Vierge. Il serait à souhaiter que, dans les églises où les évêques permettent l'exposition du Saint-Sacrement aux Vêpres, on s'abstînt de s'asseoir; mais si la longueur de l'office ne le permet pas, il faut être le moins assis que l'on peut. Pendant le Salut, on doit toujours se tenir debout ou à genoux.

12<sup>e</sup> Dans les processions qui se font hors de l'église, les enfans doivent éviter d'en troubler l'ordre & la marche en allant & venant, en se mettant tantôt derrière, tantôt devant, quelquefois à côté des prêtres, en chantant plus haut, ou plus vite ou plus lentement que les chœurs. Il n'est pas moins contre le respect dû à ces saintes cérémonies de regarder de côté & d'autre, & aux fenêtres, d'appeler les personnes en passant, de causer, de rire, de courir, etc.

FIN.

## CHOIX DE POÉSIES

### PROPRES A FORMER LE COEUR

ET

### A ORNER LA MÉMOIRE DE L'ENFANCE.

#### La Renoncule et l'Œillet.

La renoncule, un jour, dans un bouquet,  
Avec l'œillet se trouva réunie;  
Elle eut le lendemain le parfum de l'œillet :  
On ne peut que gagner en bonne compagnie.

BÉRENGER.

#### Le Porc paré de fleurs.

Un singe en folâtrant attache quelques fleurs  
Aux oreilles d'un porc; et mon sot se redresse :  
— Je suis beau, disait-il, rendez-moi des honneurs !  
Et le renard, riant de sa faiblesse :  
— De ta parure, ami, ne sois pas orgueilleux ;  
Ta laideur n'en paraît que mieux.

M<sup>me</sup> JOLIVEAU.

**Le Papillon et le Lis.**

Admirez l'azur de mes ailes,  
 Disait au lis majestueux  
 Un papillon présomptueux.  
 Vit-on jamais couleurs plus vives et plus belles !  
 Le lis lui répondit : Insecte vil et fier,  
 D'où te vient cet orgueil étrange ?  
 As-tu donc oublié qu'hier,  
 Reptile encore obscur, tu rampais dans la fange ?

LE BAILLY.

**L'Orange.**

Un jeune enfant mordait dans une orange :  
 Oh ! s'écria-t-il en courroux,  
 Le maudit fruit ! se peut-il qu'on le mange !  
 Comme il est aigre ! on le prétendait doux.  
 — Faux jugement, lui répondit son père ;  
 Otez cette écorce légère,  
 Vous reviendrez de votre erreur.  
 Ne jugeons pas toujours sur un dehors trompeur.

**La Diligence.**

Clic ! clac ! holà ! gare ! gare !  
 La foule se rangeait,  
 Et chacun s'écriait :  
 Peste ! quel tintamarre !  
 Quelle poussière ! ah ! c'est un grand seigneur !  
 C'est un prince du sang ! c'est un ambassadeur !

La voiture s'arrête ; on accourt, on s'avance :  
 C'était .. la diligence ..  
 Et... personne dedans.  
 Du bruit, du vide, amis, voilà, je pense,  
 Le portrait de beaucoup de gens.

GAUDY.

**La Mouche et la Vitre.**

Sur la vitre d'une croisée  
 Descendant, remontant, s'épuisant en efforts,  
 Une mouche mal avisée  
 S'obstinait à vouloir s'échapper au dehors.  
 Rien de plus fou que ta persévérance,  
 Lui dit quelqu'un : sot animal,  
 Ne vois-tu pas que ce cristal  
 T'opposera toujours la même résistance ?  
 Tu perds ton temps à voltiger.  
 Que de gens que l'expérience  
 Avertit sans les corriger !

M\*\*\*\*

**L'Enfant et le Chat.**

Tout en se promenant, un bambin déjeunait  
 De la galette qu'il tenait.  
 Attiré par l'odeur, un chat vient, le caresse,  
 Fait le gros dos, tourne, et vers lui se dresse :  
 Oh ! le joli minet ! Et le marmot charmé  
 Partage avec celui dont il se croit aimé ;  
 Mais le flatteur à peine obtient ce qu'il désire,  
 Qu'au loin il se retire.  
 Ah ! ah ! ce n'est pas moi, dit l'enfant consterné,  
 Que tu suivais ; c'était mon déjeuné.

GUICHARD.

**L'Enfant et le petit Écu.**

Possesseur d'un petit écu,  
 Un enfant se croyait le plus riche du monde.  
 Le voilà qui fait voir ce trésor à la ronde,  
 En criant gaiement : J'ai bien lu !  
 — A merveille, lui dit un sage ;  
 C'est le prix du savoir que vous avez reçu,  
 Du savoir tel qu'on peut le montrer à votre âge.  
 Mais voulez-vous encore être heureux davantage ?  
 Aspirez, mon enfant, au prix de la vertu !  
 Vous l'aurez, quand des biens vous saurez faire usage.  
 L'enfant entendit ce langage.  
 L'écu, d'après son cœur et sensible et bien né,  
 A rapporter le double est soudain destiné :  
 Avec le pauvre il le partage.

AUBERT.

PETITES PRIÈRES POUR LES PETITS ENFANTS  
 POUR CHAQUE JOUR DE LA SEMAINE.

**Dimanche.**

Notre Père des cieux, père de tout le monde,  
 De vos petits enfants c'est vous qui prenez soin ;  
 Mais à tant de bontés vous voulez qu'on réponde,  
 Et qu'on demande aussi, dans une foi profonde,  
 Les choses dont on a besoin.  
 Vous m'avez tout donné, la vie et la lumière,  
 Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on aime à voir,  
 Et mon père et ma mère, et ma famille entière ;  
 Moi, je n'ai rien pour vous, mon Dieu, que la prière,  
 Que je vous dis matin et soir.

Notre père des cieux, bénissez ma jeunesse ;  
 Pour mes parents, pour moi, je vous prie à genoux ;  
 Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la sagesse ;  
 Et puissent leurs enfants les contenter sans cesse,  
 Pour être aimés d'eux et de vous !

**Lundi.****POUR DEMANDER A DIEU UNE BONNE SEMAINE.**

Mon Dieu, pendant cette semaine,  
 Dans mes leçons et dans mes jeux,  
 Gardez-moi de faute ou de peine ;  
 Car qui dit l'un dit tous les deux.  
 Donnez-moi cette humeur docile  
 Qui rend le devoir plus facile ;  
 Et si ma mère m'avertit,  
 Au lieu de cet esprit frivole  
 Que distrait la mouche qui vole,  
 Seigneur, donnez-moi votre esprit.

**Mardi.****A L'ANGE GARDIEN.**

Veillez sur moi quand je m'éveille,  
 Bon ange, puisque Dieu l'a dit,  
 Et chaque nuit, quand je sommeille,  
 Penchez-vous sur mon petit lit ;  
 Ayez pitié de ma faiblesse ;  
 A mes côtés marchez sans cesse,  
 Parlez-moi le long du chemin :  
 Et, pendant que je vous écoute,  
 De peur que je ne tombe en route,  
 Bon ange, donnez-moi la main.

**Mercredi.****POUR LES PETITS ENFANTS MORTS.**

Comme on parle dans leur absence  
 Des amis qui sont loin de nous,  
 Mon Dieu ! l'enfant qui reste pense  
 A l'enfant qui retourne à vous.  
 Au ciel, pour chanter vos louanges,  
 Vous rappelez ces petits anges  
 Qu'on met coucher avant le soir :  
 Eux n'ont plus besoin de prières ;  
 Mais consolez leurs pauvres mères  
 Qui sont si longtemps sans les voir !

**Jendredi.****LA RÉCRÉATION.**

Mon Dieu, ma tâche est terminée,  
 Vous vous contentez de si peu,  
 Que la fin de cette journée  
 Pour vos enfants n'est plus qu'un jeu.  
 S'il font tourner la corde agile,  
 S'ils poussent le cerceau mobile  
 Qui roule et court sur les cailloux,  
 Vous les suivez d'un œil de père  
 Et vous dites comme ma mère :  
 Allez, enfants, amusez-vous !

**Vendredi.****A JÉSUS-CHRIST.**

Jésus, que dès votre jeune âge  
 Le ciel bénit de ses faveurs ;

Jésus, si savant et si sage,  
 Que vous confondiez les docteurs ;  
 Jésus, qui fûtes sur la terre  
 Toujours soumis à votre mère,  
 Toujours pieux et plein de foi ;  
 Quand je m'efforce de vous suivre,  
 Dites comme en votre saint livre :  
 Laissez l'enfant venir à moi.

**Samedi.****A LA VIERGE.**

Sainte mère des pauvres mères,  
 Vous leur espoir et leur recours,  
 Vous, que leurs ardentes prières  
 Ont fait gardienne de nos jours ;  
 Si les angoisses maternelles,  
 Hélas ! ne vous sont pas nouvelles,  
 Soyez-leur propice ici-bas,  
 Et prêtez l'oreille, ô Marie !  
 A chaque mère qui vous prie  
 Avec un enfant dans les bras.

M<sup>me</sup> A. TASTU.**Bonheur de l'enfant Vertueux.**

Oh ! bienheureux mille fois  
 L'enfant que le Seigneur aime,  
 Qui de bonne heure entend sa voix,  
 Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !  
 Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux  
 Il est orné dès sa naissance ;  
 Et du méchant l'abord contagieux

N'altère point son innocence.  
 Tel en un secret vallon,  
 Sur le bord d'une onde pure,  
 Croît à l'abri de l'aquilon  
 Un jeune lis, l'amour de la nature.  
 Heureux, heureux mille fois,  
 L'enfant que le Seigneur rend docile à sa voix !

RACINE.

**Le respect pour les parents.**

« Pour vivre longtemps sur la terre  
 » Honore ton père et ta mère. »  
 C'est ce que votre loi, Seigneur, commande à tous.  
 Pour respecter son père à l'égal de vous-même,  
 Pour aimer tendrement la mère qui nous aime,  
 Faut-il donc un ordre de vous,  
 Quand, pour l'enfant pieux, votre bonté suprême  
 Rend déjà ce devoir si doux ?

M<sup>me</sup> A. TASTU.

**Le nid de Fauvette.**

Je le tiens ce nid de fauvette !  
 Ils sont deux, trois, quatre petits !  
 Depuis si longtemps je vous guette,  
 Pauvres oiseaux, vous voilà pris !  
 Criez, siflez, petits rebelles,  
 Débattiez-vous. Oh ! c'est en vain ;  
 Vous n'avez pas encore d'ailes ;  
 Comment vous sauver de ma main ?  
 Mais quoi ? n'entends-je pas leur mère  
 Qui pousse des cris douloureux ?

Oui, je le vois, oui, c'est leur père  
 Qui vient voltiger auprès d'eux.  
 Ah ! pourrais-je causer leur peine,  
 Moi qui l'été dans les vallons  
 Venais m'endormir sous un chêne  
 Au bruit de leurs douces chansons ?  
 Hélas ! si du sein de ma mère,  
 Un méchant venait me ravir,  
 Je le sens bien, dans sa misère,  
 Elle n'aurait plus qu'à mourir.  
 Et je serais assez barbare  
 Pour vous arracher vos enfants !  
 Non, non, que rien ne vous sépare ;  
 Non, les voici, je vous les rends.  
 Apprenez-leur, dans le bocage,  
 A voltiger auprès de vous ;  
 Qu'ils écoutent votre ramage  
 Pour former des sons aussi doux.  
 Et moi, dans la saison prochaine,  
 Je reviendrai dans ces vallons  
 Dormir quelquefois sous un chêne  
 Au bruit de leurs jeunes chansons.

BERQUIN.

**Une Mère à sa Fille.**

Ma chère enfant, viens, écoute ta mère ;  
 De ses leçons garde le souvenir ;  
 De la raison si le flambeau t'éclaire,  
 Tu fixeras ton sort pour l'avenir.  
 Que la pudeur soit ta seule parure,  
 Redoute l'art et la frivolité ;  
 La vérité convient à la nature,  
 Le talent seul ajoute à la beauté.

Quand le matin tu vois briller la rose,  
 Songe qu'au soir elle n'existe plus ;  
 Un seul moment de ta beauté dispose :  
 On est toujours belle avec des vertus.  
 De Dieu surtout observe la loi sainte ;  
 Veille, ô ma fille, à ce que dans ton cœur  
 La piété ne soit jamais éteinte,  
 Puisque sans elle il n'est point de bonheur.  
 Puissé-je dire à mon heure dernière :  
 De tout péril j'ai sauvé mon enfant !  
 Je finirai sans regret ma carrière  
 Si je te laisse heureuse en expirant.

M<sup>me</sup> \*\*\*

#### Hymne de l'enfant à son réveil.

O Père qu'adore mon père !  
 Toi qu'on ne nomme qu'à genoux !  
 Toi dont le nom terrible et doux  
 Fait courber le front de ma mère !  
 On dit que ce brillant soleil  
 N'est qu'un jouet de ta puissance ;  
 Que sous tes pieds il se balance  
 Comme une lampe de vermeil.  
 On dit que c'est toi qui fais naître  
 Les petits oiseaux dans le temps,  
 Et donnes aux petits enfants  
 Une âme afin de te connaître.  
 On dit que c'est toi qui produis  
 Les fleurs dont le jardin se pare,  
 Et que sans toi, toujours avare,  
 Le verger n'aurait point de fruits.  
 Aux dons que ta bonté mesure  
 Tout l'univers est convié ;

Nul insecte n'est oublié  
 A ce festin de la nature.  
 L'agneau broute le serpolet,  
 La chèvre s'attache au cytise,  
 La mouche au bord du vase puise  
 Les blanches gouttes de mon lait !

L'alouette a la graine amère  
 Que laisse envoler le glaneur,  
 Le passereau suit le vanneur,  
 Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et pour obtenir chaque don  
 Que chaque jour tu fais éclore,  
 A midi, le soir, à l'aurore,  
 Que faut-il ? prononcer ton nom !

O Dieu ! ma bouche balbutie  
 Ce nom des anges redouté.  
 Un enfant même est écouté  
 Dans le chœur qui te glorifie !

On dit qu'il aime à recevoir  
 Les vœux présentés par l'enfance,  
 A cause de cette innocence  
 Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges  
 A son oreille montent mieux,  
 Que les anges peuplent les cieux,  
 Et que nous ressemblons aux anges !

Ah ! puisqu'il entend de si loin  
 Les vœux que notre bouche adresse,  
 Je veux lui demander sans cesse  
 Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,  
 Donne la plume aux passereaux,  
 Et la laine aux petits agneaux,  
 Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,  
 Au mendiant le pain qu'il pleure,  
 A l'orphelin une demeure,  
 Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse  
 Au père qui craint le Seigneur ;  
 Donne à moi sagesse et bonheur,  
 Pour que ma mère soit heureuse.

Que je sois bon quoique petit,  
 Comme cet enfant dans le temple,  
 Que chaque matin je contemple,  
 Souriant au pied de mon lit !

Mets dans mon âme la justice,  
 Sur mes lèvres la vérité ;  
 Qu'avec crainte et docilité  
 Ta parole en mon cœur mûrisse !

Et que ma voix s'élève à toi  
 Comme cette douce fumée  
 Que balance l'urne embaumée  
 Dans la main d'enfants comme moi !

DE LAMARTINE.

**Le printemps de l'enfant pauvre.**

Oh ! comme l'hiver était dur !  
 Combien j'ai vu souffrir ma courageuse mère !  
 Combien j'ai déploré, dans notre asile obscur,  
 Mon impuissance et sa misère !

Cependant nous avons vécu,  
 Nous avons traversé cette saison terrible ;  
 Une providence visible  
 A nos pressants besoins chaque jour a pourvu.

Et voici maintenant qu'a cessé la froidure,  
 Voici revenir le printemps,  
 Et la douce chaleur, et la fraîche verdure ;  
 Nouveaux bienfaits de Dieu pour les pauvres enfants

Soleil, dont la chaleur doucement me pénètre.  
 Que tu me fais plaisir, que tu me fais de bien !  
 Près de sa petite fenêtre,  
 Maman va se chauffer sans qu'il en coûte rien.

Tes rayons sont pour tout le monde,  
 Tu n'exiges nul prix pour tes nombreux bienfaits,  
 Et tu verses les feux de ta clarté féconde  
 Sur la cabane et le palais.

La commune fontaine, ouverte à l'indigence,  
 Ne présentera plus ses arides glaçons ;  
 Librement nous y puiserons  
 Cette eau, premier besoin qu'ignore l'opulence.

Que ce printemps nouveau nous promet de douceurs !  
 Que j'aime ce naissant feuillage !  
 Le pauvre se console en dormant sous l'ombrage,  
 bercé par le zéphyr que parfument les fleurs.

Et voici près de ma croisée  
 Les bons petits oiseaux qui vont faire leurs nids ;  
 Ils ne me fuiront pas ; car la saison passée,  
 Alors qu'ils avaient faim, mon pain les a nourris.

Il faut si peu pour satisfaire  
 Aux modestes besoins du petit passereau !

Tout pauvre que je suis, hélas ! dans ma misère,  
J'avais encor de quoi secourir un oiseau.

Que grâce en soit rendue au Dieu de la nature  
Qui veille sur tous ses enfants ;  
Au Dieu qui donne la pâture  
A l'insecte, au lion, aux faibles, aux puissants !

Dieu qui m'as conservé ma mère,  
Dieu qui m'as exaucé lorsque je t'ai prié,  
Quand tu rends le printemps aux pauvres de la terre,  
Que ton nom soit glorifié !

L. P. DE JUSSIEU.

FIN.

## TABLE DES CHAPITRES.

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

	PAGES.
CHAP. I. Du port et du maintien de tout le corps.	3
CHAP. II. De la Tête et des Oreilles.	6
CHAP. III. Des Cheveux.	8
CHAP. IV. Du Visage.	10
CHAP. V. Du Front, des Sourcils et des Joues.	12
CHAP. VI. Des Yeux et des Regards.	14
CHAP. VII. Du Nez.	16
CHAP. VIII. De la Bouche, des Lèvres, des Dents et de la Langue.	18
CHAP. IX. De la manière de Parler et de Prononcer.	20
CHAP. X. De la manière de Bâiller, de Tousser et de Cracher.	22
CHAP. XI. Du Dos, des Épaules, des Bras et du Coude.	23
CHAP. XII. Des Mains, des Doigts et des Ongles.	25
CHAP. XIII. Des Parties du corps qu'on doit cacher, et des nécessités naturelles.	26
CHAP. XIV. Des Genoux, des Jambes et des Pieds.	28

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIÈRE PARTIE.

---

---

## TABLE DES CHAPITRES ET ARTICLES

DE LA SECONDE PARTIE.

---

	PAGES
CHAP. I. Du Lever et du Coucher.	31
CHAP. II. De la manière de s'habiller et de se déshabiller.	35
CHAP. III. Des Habits et autres Ajustements.	37
CHAP. IV. De la Nourriture.	42
CHAP. V. De ce que l'on doit observer avant le Repas.	45
CHAP. VI. De ce que l'on doit observer pendant le Repas.	48
CHAP. VII. De ce que l'on doit observer après le Repas.	53
CHAP. VIII. Des Divertissements.	55
CHAP. IX. Des Visites.	63
CHAP. X. Des Entretiens et de la Conversation.	72
ART. I. De la vérité et de la sincérité qui doivent toujours régner dans la conversation.	73
ART. II. Du respect que l'on doit conserver dans la conversation pour tout ce qui a rapport à Dieu et à la Religion.	76
ART. III. Il ne faut jamais parler dans la conversation au désavantage du prochain.	78
ART. IV. Des fautes que l'on commet en parlant inconsidérément.	80
ART. V. Des Éloges.	83
ART. VI. Comment on doit interroger, répondre et dire son sentiment.	85
ART. VII. Des règles que l'on doit observer dans les disputes, et lorsqu'on est obligé de reprendre.	88
ART. VIII. Des bonnes et des mauvaises manières de parler.	90
CHAP. XI. De quelques règles de la Bienséance.	92
CHAP. XII. Des Lettres.	95
Choix de Poésies.	105

FIN DE LA TABLE DE LA SECONDE PARTIE.

Paris. — Typ. de EDOUARD BLON, 46, rue Saint-Louis (au Marais.)  
(Ancienne maison Doudey-Du, re.)



300  
200

ott

